[CAMPUS]
Entrevue exclusive : Racisme à HEC
page 6

[SOCIÉTÉ]
Trognes de l'Est
page 12

[CULTURE]
À l'assaut du country
pages 18-19

QUARTIER L!BRE

Vol. 19 • numéro 2
21 septembre 2011
www.quartierlibre.ca

LE JOURNAL INDÉPENDANT DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL • QUARTIERLIBRE.CA

Les étudiants poussés au délit par un feu

Page 8

QUARTIER L!BRE

est à la recherche d'un bédéiste

Écrivez à redac@quartierlibre.ca

QUARTIER L!BRE vous convie à sa prochaine

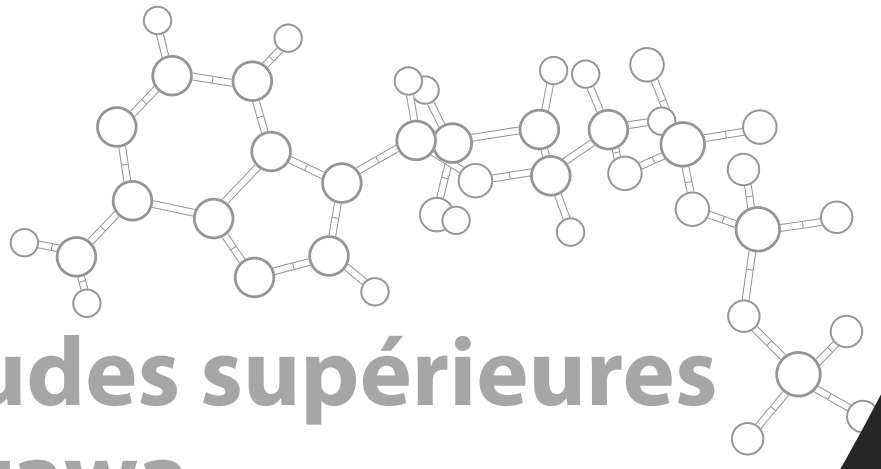
assemblée générale

pizza

le jeudi 13 octobre à midi au local B-1274-6 du Pavillon 3200 Jean-Brillant.
Venez en grand nombre; il y aura à boire et à manger.
Renseignements : info@quartierlibre.ca

Université d'Ottawa

DÉCOUVREZ



les études supérieures à uOttawa.

Pour des détails sur nos programmes de maîtrise et de doctorat, visitez le **www.decouvrezuOttawa.ca.**

» uOttawa

QUARTIER L!BRE

RÉDACTRICE EN CHEF
Christine Berger
redac@quartierlibre.ca

CHEFS DE PUPITRE

CAMPUS
Vincent Allaire
campus@quartierlibre.ca

SOCIÉTÉ
Antoine Palangié
societe@quartierlibre.ca

CULTURE
Anne-Sophie Carpentier
culture@quartierlibre.ca

PHOTOGRAPHIE DE LA UNE
Toma Iczkovits

JOURNALISTES
Charlotte Biron
Olivier Boivert-Magnen
Anh Khoi Do
Justin Doucet
Stéphanie Dufresne
Tiffany Hamelin
Audrey Larochelle
Lou-Joris Lavoie
Mathilde Mercier
Mathieu Mireault
Irène Raparison
Christine Rousseau
Coline Sénac
Marika Simard-Dubé

ILLUSTRATEUR
Melki Melgarejo

CORRECTEURS
Charlotte Biron
Christiane Dumont
Antoine St-Amand

INFOGRAPHE
Alexandre Vanasse
Zirval design

PUBLICITÉ
Accès-Média (514-524-1182)
www.accesmedia.com

DIRECTRICE GÉNÉRALE
Marie Roncari
directeur@quartierlibre.ca

IMPRESSION & DISTRIBUTION
Hebdo-Litho

POUR NOUS JOINDRE
Tél. : 514-343-7630
Courriel : info@quartierlibre.ca
Site Web : www.quartierlibre.ca

Quartier Libre est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par *Les Publications du Quartier Libre*, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993. Bimensuel, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs. Son tirage est de 6 000 copies.

Nos bureaux sont situés au :
3200, rue Jean-Brillant
(Local B-1274-6)
C.P. 6128, succ. Centre-Ville,
Montréal (Québec) H3T 1N8

Quartier Libre est membre de la Presse universitaire canadienne (PUC/CUP).

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1198-9416
Tout texte publié dans *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

PROCHAINE PARUTION
5 octobre 2011

PROCHAINE TOMBÉE
27 septembre 2011

ÉDITO

Es-tu en paix ?

Ce journal est publié lors de la Journée internationale de la paix, et c'est un hasard.

La journée mondiale de la maladie d'Alzheimer a également lieu aujourd'hui, et ça semble être un concours de circonstances aussi.

L'automne[1], sans pudeur, nous tombe sur le corps au même moment, et ce n'est pas fortuit. Ça fait trois semaines qu'on le voit venir, et on s'endeuille déjà de l'évanouissement d'un climat plus clément.

Il n'existe pas de Journée internationale du deuil en général, et je crois comprendre pourquoi. Selon différentes versions, le processus de deuil implique entre cinq et sept étapes de phases émotives : un cheminement qui ne se réalise pas en un jour.

Josélito Michaud, l'homme qui a mis le deuil au premier plan en littérature[2] (*Passages obligés*) et à la télévision (*On prend toujours un train*), et que je me surprends de citer ici, définit le deuil comme un hommage à la vie, un moment de sérénité qui permet de se retrouver. Ça saute aux yeux, faire un deuil, c'est aussi faire la paix. Mais alors, faire la paix, est-ce aussi faire un deuil ?

Il n'existe pas de Journée internationale du deuil, mais il existe la Journée internationale de la paix. Pourtant, la paix non plus ne se crée pas en un jour. Il existe aussi une Journée Mondiale des zones humides (2 février), pourtant certaines zones ne s'assèchent jamais complètement, sauf peut-être après 70 ans.

La Journée internationale de la paix a été pensée par l'ONU en 1981. Dans sa résolution la concernant, il est dit que *« dorénavant, la Journée internationale de la paix sera observée comme une journée mondiale de cessez-le-feu et de non-violence, pendant la durée de laquelle toutes les nations et tous les peuples seront invités à cesser les hostilités »*.

Cette initiative est presque pragmatique, et cette résolution apporte certains éclaircissements. Il est certes plus réaliste d'espérer une seule journée de paix que de préconiser un état de paix perpétuel. La Journée internationale de la paix nous place pourtant en position de deuil en nous menant toujours au constat qu'on ne connaîtra jamais, de notre vivant, un environnement mondial pacifique. Pourquoi ? Parce que *« l'homme est en effet le seul mammifère suffisamment évolué pour penser enfoncer des tisonniers dans l'œil d'un lieutenant de vaisseau dans le seul but de lui faire avouer l'âge du capitaine. »* C'est Pierre Desproges, un humoriste français, qui a dit ça, dans un autre contexte.

Dans plusieurs pays, les gens évoluent dans un environnement plus qu'hostile : un climat de sang sur les murs et de massacres à ciel ouvert.

Au Canada, actuellement, très peu de conflits armés sont rapportés, et ce sont des cas isolés.

Il y a beaucoup de gens qui clament que la paix ne sera sur terre que lorsque tous les êtres seront intérieurement en paix. Personnellement, sauf une tante qu'on taxe d'illuminée, je ne connais pas beaucoup de gens qui soient rendus là.

La paix, ce n'est pas que l'absence de guerre, on le sait.

La difficulté concernant la paix n'est pas pratique, elle est artistique. Le problème, c'est qu'on ne s'enseigne ni art de vivre ni art du « vivre-ensemble ». Il semble manquer d'intervenants pour nous expliquer comment perpétuer la beauté du monde et de la vie, la mission des espèces évoluées. Où sont-ils, les directeurs artistiques de société ?

On sait tout faire, sauf vivre ensemble. On est racistes, sexistes, homophobes et intolérants.

Il y en a qui disent que pour vivre en harmonie avec soi-même, il faut arrêter de juger les autres et les accepter comme ils sont. Cela paraît convenu, mais on répète cela depuis la nuit des temps (Jésus-Christ, Nelson Mandela, Ginette Reno et ma mère sont de ceux qui ont philosophé cette formule à leur sauce), et à force d'évoluer sur plein de plans, on se demande comment l'être humain peut **ne pas** en être rendu là.

Au fait, depuis que la famille a perdu son autorité en tant que première cellule sociale fondamentale, on ne vit même plus ensemble. Fait saillant : on ne s'entend pas davantage. On s'engueule par message texte et on trace notre chemin ailleurs.

Sur une page Internet de l'Unesco qui s'ouvre sur ces propos : *« et si le nouveau millénaire était un nouveau départ, l'occasion de transformer – ensemble – la culture de la guerre et de la violence en une culture de la paix et de la non-violence ? »*, je clique sur l'onglet « *Participez en tant qu'individu* ». Une fenêtre s'ouvre sur ceci : *The page cannot be found.* Rien d'étonnant.

Je connais quelques personnes qui ont un rapport conflictuel au monde et des difficultés à gérer leurs relations interpersonnelles. Toujours au tournant, l'évolution leur offre une solution rapide, avec quelques spécialistes qui les gavent de produits synthétiques pour atténuer tout cela.

On se rend compte que l'évolution nous sert surtout matériellement. On s'aperçoit qu'on manque de Dalaï-lama. Il y a quelque chose que l'on n'a pas compris.

…Où sont-ils, les directeurs artistiques de société ?

CHRISTINE BERGER

1. Prévisions de Météo Média pour l'automne : *« Une trajectoire de météo active, jumelée au déplacement des vestiges de systèmes tropicaux devraient entraîner des quantités de précipitations plus abondantes qu'à la normale dans la région. »*

2. Josélito Michaud a fait de multiples entrevues avec des individus ayant vécu un deuil.

SOMMAIRE

CAMPUS • Scandale à l'UdeM p. 4 • Drogue sur les campus p. 5 • Scandale à HEC Montréal p. 6 • Allez les bleus ! p. 7 • Une perte de temps de coin de rue p. 8 • Madame Marois p. 9 • Nouveau diplôme p. 9 • **SOCIÉTÉ** • Anniversaire à la russe p. 12 • Canada, va-t-en guerre p. 13 • Un *best of* de Sa Sainteté p. 13 • En voiture Montréal p. 14 • Vibre Ô ma sœur p. 14 • Cheveux coupés en quatre au Japon p. 15 • Billets tout neufs p. 16 • Flop high-tech p. 17 • Top high-tech p. 17 • **CULTURE** • Wheel Club p. 18 • Country c. western p. 18 • Du country à Pop Montréal p. 19 • Folk toi, Folk moi, la Websérie p. 19 • L'anglais de Rémy Girard p. 20 • Danse à 10 p. 21 • Montréal-New York en vélo p. 22 • Mode : vélo rétro p. 23 • BD inspirée p. 23

• Fraude scientifique •

À la recherche du Dr Wang

Pour des raisons de fraude, un professeur de l'UdeM, Zhiguo Wang, se fait retirer au début du mois de septembre la responsabilité de son laboratoire de recherche à l'Institut de cardiologie de Montréal (ICM), un établissement affilié à l'Université. La question se pose : l'Université appliquera-t-elle des sanctions à l'égard d'un professeur qui a déjà donné des cours à des étudiants de la Faculté de médecine ? Pour l'instant, le doute plane.

Le Dr Zhiguo Wang

PHOTO : NEWS.YORKBBS.CA

Le 2 septembre dernier, le Dr Zhiguo Wang perd son statut de chercheur et son laboratoire à l'ICM. Un communiqué de presse émis le jour même par l'ICM explique que « *M. Wang a dérogé aux standards éthiques de bonne conduite scientifique de l'ICM et à ses responsabilités de chercheur* ».

Selon le journal *La Presse*, c'est une première dans les 60 ans d'histoire de l'ICM. « *Concrètement, quand le Dr Wang a écrit ses articles, il a reproduit des images de recherche utilisées antérieurement dans d'autres revues scientifiques* », explique Julie Chevrette, conseillère en communication à l'ICM.

Le Dr Wang à l'UdeM

Au 8 septembre, le répertoire des employés de l'UdeM affichait le Dr Wang comme professeur sous octroi titulaire, c'est-à-dire un chercheur et enseignant à temps plein ou partiel, sous l'unité administrative de médecine et de spécialité médicale. Quelques jours plus tard, ce même répertoire ne contenait plus aucune mention du Dr Wang.

Il est difficile de trouver des informations sur le poste et les fonctions exactes qu'occupe actuellement Dr Wang au sein de la Faculté de médecine de l'UdeM. Alors qu'une personne au Bureau du personnel enseignant accorde une entrevue au *Quartier Libre* avec le directeur Elvio Bueno, celle-ci nous redirige quelques heures plus tard vers le Bureau des communications et des relations publiques.

La directrice principale et relations avec les médias du Bureau des communications, Sophie Langlois, n'a pourtant pas rappelé le *Quartier Libre* depuis le 6 septembre dernier.

À la Faculté de médecine, le Vice-décanat aux affaires professorales, Dr Pierre Belhumeur, est à l'extérieur du pays jusqu'à la fin de la semaine. Il serait la seule personne en mesure de répondre à ce genre de question.

De plus, de la dizaine d'étudiants en médecine questionnés sur le sujet, aucun n'a entendu parler du professeur chercheur.

Manquement scientifique

La *Politique de l'Université de Montréal sur la probité intellectuelle en recherche* est claire sur les manquements scientifiques : « *Il arrive exceptionnellement que certains* [chercheurs] *se rendent coupables de manquement à la probité intellectuelle. Un seul incident du genre traité sans le sérieux voulu peut ternir pour longtemps la réputation d'un département, d'une faculté et d'une université.* »

La politique stipule que ce genre d'action « *doit être considérée comme une faute grave* ».

Est-ce que ces allégations pourraient avoir des répercussions sur l'image de la Faculté de médecine, tant à l'interne qu'à l'externe ? Michel Bergeron, éthicien à l'Université de Montréal, répond laconiquement : « *probablement* ».

Zhiguo Wang est-il toujours employé par l'Université ? Quelle fonction occupe-t-il ? A-t-il toujours sa place à la Faculté de médecine, mis à part les allégations d'inconduites scientifiques portées contre lui à l'ICM ?

La suite dans le prochain numéro de *Quartier Libre*.

LOU-JORIS LAVOIE RONDEAU

GAGNEZ une soirée VIP aux GRAMMY[MD†*] Awards !

Vous et la personne de votre choix pourriez défiler sur le tapis rouge et assister au 54e gala des GRAMMY[MD†*] Awards le 12 février 2012, gracieuseté de MasterCard.

POUR PARTICIPER : Faites une demande* de carte MasterCard[MD*] BMO SPC[MD‡] sans frais entre le 1er septembre et le 15 octobre et utilisez cette carte avant le 30 novembre 2011 ; vous obtiendrez alors automatiquement une inscription au concours. Le prix comprend :

- Billets d'avion et hébergement de quatre nuits pour deux personnes, à Los Angeles.
- Accès à la générale des GRAMMY Awards, au gala de remise des prix, et à la réception privée d'après-gala, visite guidée de Los Angeles et plus encore.
- DE PLUS, vous obtiendrez un crédit de 1 000 $ sur votre carte MasterCard BMO SPC !

Pour obtenir tous les renseignements du concours ou pour demander une carte, visitez le site bmo.com/etudiantfute.

54e GRAMMY AWARDS
LE 12 FÉVRIER 2012 • 20 H (HE/HP) • CBS

MasterCard

BMO Banque de Montréal
Ça a du sens. Profitez.MD

* Aucun achat n'est requis. Le concours est ouvert aux résidents du Canada d'âge majeur. La valeur au détail du prix est d'environ 15 000 $. Les chances de gagner dépendent du nombre de bulletins de participation reçus. Le concours prend fin le 15 octobre 2011 à 23 h 59 min 59 s, (HE). Le participant sélectionné devra répondre correctement à une question d'habileté réglementaire. Consultez le site BMO.com/concours pour le règlement complet. Le tirage aura lieu vers 15 h (HE) le 19 décembre 2011, à Whitby (Ontario). MD Marque de commerce déposée de la Banque de Montréal. MD* MasterCard est une marque déposée de MasterCard International Incorporated. MD‡ Marque de commerce/marque déposée de Student Price Card Ltd. MD† GRAMMY, GRAMMY Awards et le logo du gramophone sont des marques déposées de The Recording Academy et sont utilisées sous licence. © The Recording Academy, 2011.

• Drogue dans les universités •

« Je prends le Ritalin prescrit à ma sœur »

Du Ritalin se retrouve illégalement entre les mains d'étudiants. La consommation de ce médicament comme drogue de performance est en hausse chez les étudiants canadiens, indique un éditorial paru dans le *Journal de l'Association médicale canadienne*, le 6 septembre dernier. Selon ces chercheurs, la compétition est telle que de 5 % à 35 % des étudiants consommeraient du Ritalin pour augmenter leur performance académique, un comportement qui ferait courir des risques à leur santé.

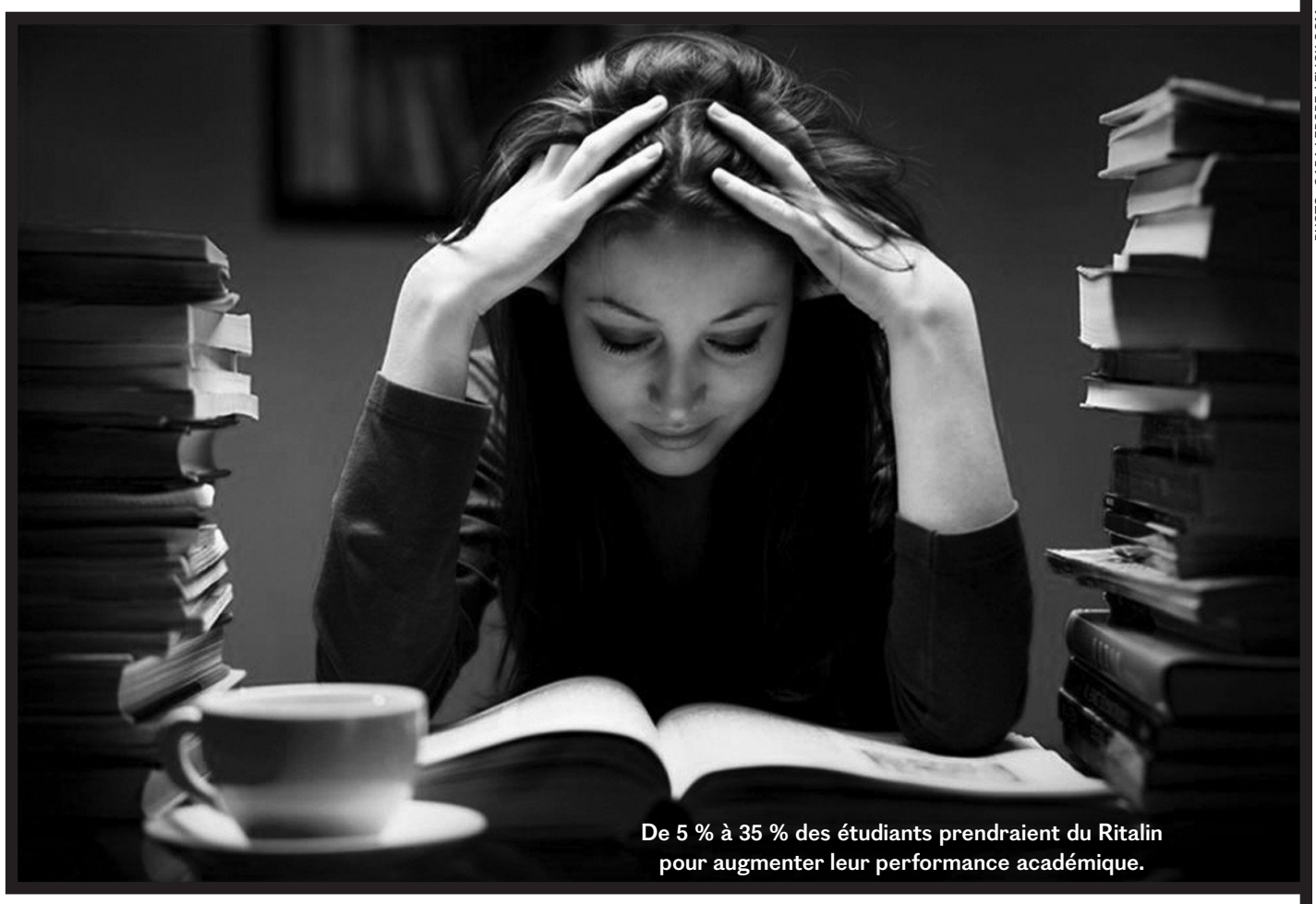


PHOTO : CARA LEPORE / FLICK.COM

De 5 % à 35 % des étudiants prendraient du Ritalin pour augmenter leur performance académique.

« *Je prends le Ritalin prescrit à ma sœur pour m'aider à me concentrer à l'école, le plus souvent, durant les examens* », explique Geneviève (nom fictif), étudiante à l'Université Laval. Sans prescription, certains étudiants réussissent à se procurer ce stimulant physique et intellectuel. La famille et les amis semblent être le moyen privilégié par les consommateurs pour obtenir ce médicament sans ordonnance, loin devant la vente sur le marché noir. Geneviève contourne les ordonnances médicales, car elle affirme obtenir de meilleurs résultats avec ce médicament.

« *Ces petites pilules pourraient peut-être nous aider à avoir quatre ou cinq points de plus à notre examen, [ces points] sont vitaux pour accéder au programme de résidence de notre choix* », commente Mireille Trembley, finissante en médecine à l'Université de Montréal. Les normes de réussite ne sont pas les mêmes d'un programme à l'autre ; il y a des domaines d'études qui forcent les universitaires à se surpasser. Parce qu'ils demandent rigueur et perfection, certains champs d'études pourraient être davantage pointés du doigt. « *Notre milieu est relativement compétitif et cette compétition est un excellent moteur pour faire de nous des obsessionnels compulsifs, prêts à tout faire pour performer* », déclare Mireille qui précise toutefois n'avoir jamais eu recours au Ritalin.

Conséquences multiples

Consommé dans un environnement non contrôlé, le Ritalin n'est pas utile à l'étudiant. « *Une dose trop faible, et le produit n'aura aucun effet réel ; une dose trop forte, et l'étudiant pourrait avoir paradoxalement de la difficulté à se concentrer* », prévient Claude Rouillard, chercheur en neurosciences au Centre hospitalier universitaire de Québec.

Des conséquences physiques importantes peuvent aller jusqu'à annuler l'effet du médicament. Les étudiants pourraient se retrouver « *avec des difficultés de sommeil, et pourraient ressentir une fatigue plus ou moins grande le lendemain de la prise du Ritalin, au moment de la période d'examen* », dit-il. Cet état de fatigue peut également être accompagné d'irritabilité chez l'étudiant.

Les effets psychologiques sont tout aussi importants. La possibilité qu'un étudiant associe la réussite d'un examen à la prise du médicament peut s'avérer problématique. Ce faisant, pour l'étudiant, « *il sera difficile de se passer [du Ritalin] au moment crucial, et cela aura comme effet d'engendrer chez lui une anxiété importante* », laisse entendre M. Rouillard. Il y a des moments dans une vie où, inévitablement, il faut performer rapidement. Apprendre à gérer son stress, c'est aussi apprendre à se débarrasser d'une béquille pour toute sa vie.

Appel à l'action

Les campus universitaires sont appelés à agir par les médecins, à travers le pays. Les universités mettent en place des programmes de prévention pour l'alcool et la drogue, mais aucune campagne n'a été lancée pour les stimulants, explique Paul Hébert, l'un des auteurs de l'éditorial du *Journal de l'Association médicale canadienne*.

« *Il n'y a jamais eu d'étude pour vérifier s'il y a un réel problème à l'Université de Montréal* », confirme Thérèse Bélair, médecin généraliste au Centre de santé et de consultation psychologique (CSCP) de l'UdeM. Si aucune mesure n'a été mise en place, c'est que cette problématique ne serait pas soulevée par les étudiants en consultation au CSCP.

Au lieu de faire une campagne de sensibilisation, l'UdeM a choisi de créer un modèle interdisciplinaire afin d'empêcher les étudiants d'obtenir du Ritalin de manière officielle. Avant d'obtenir une ordonnance du médecin, les étudiants doivent être suivis par un équipe de spécialistes de l'UdeM composée de psychologues, de neuropsychologues et de psychiatres. Cette démarche leur permet rapidement d'écarter les étudiants ne souffrant pas du trouble déficitaire de l'attention.

Ainsi, selon Dania Ramirez, psychologue et coordonnatrice au Centre étudiant de soutien à la réussite, les étudiants qui désirent seulement du Ritalin pour augmenter leur performance vont se décourager d'avoir à passer devant une équipe de spécialistes.

Efficace peut-être, mais qui n'empêche pas Geneviève de voler le Ritalin de sa sœur…

MARIKA SIMARD-DUBÉ

PHOTO : ADHD CENTER / FLICK.COM

Consommé dans un environnement non contrôlé, le Ritalin n'est pas utile à l'étudiant.

• Allégations de racisme à HEC Montréal •

Les étudiants s'excusent

Trente étudiants à HEC Montréal se peignent en noir, se déguisent comme le sprinteur jamaïcain Usain Bolt, brandissent un singe vert en peluche et scandent des chants à propos du cannabis, lors d'une activité organisée par un comité de sports et loisirs, au stade extérieur du CEPSUM. C'était le 14 septembre dernier.

Un étudiant en droit de l'Université McGill, Anthony Morgan, passe par là par hasard. Il filme la scène et diffuse le vidéo sur YouTube le jour même. La réaction ne se pas fait attendre : le journal *The Gazette* publie dès le lendemain un article où pleuvent des accusations de racisme, notamment de la part de M. Morgan, qui se dit profondément perturbé par ce qu'il a vu. C'est notamment le fait que les étudiants se soient peints en noir qui choque. Cela rappelle une pratique théâtrale, le *blackface*, qui disparu des États-Unis pendant les années 1960 sous la pression de groupe de droits civiques afro-américains.

La Ligue des Noirs du Québec demande maintenant une enquête de la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse du Québec.

Quartier Libre a recueilli en exclusivité le témoignage de trois étudiants qui se sont peints en noir et qui se sont retrouvés, malgré eux, au cœur de la controverse.

* * *

« C'est moi qui tenais la mascotte de singe, raconte Maxime Côté, étudiant en 1ère année à HEC Montréal, 20 ans. *Mon père me revient avec ça, il a entendu ma voix à la télévision. C'est la surprise. »*

Malgré la piètre qualité du vidéo YouTube, Maxime a été reconnu par des collègues. *« J'ai l'air du visage raciste de la classe*, poursuit Maxime. *Là, on en rit un peu, mais des étudiants d'autres classes me reconnaissent quand même et me disent "hey le raciste"… J'en ris, mais ce n'est pas ce qui a de plus le* fun. *»*

> *Nous n'avons pas pris de recul pour regarder la situation, et nous demander "est-ce que ça fitte ?", "est-ce que nous allons offenser quelqu'un ?", "est-ce que nous poussons la chose trop loin ?"*
>
> **CHARLES**
> Vice-président du groupe d'intégration A01 à HEC Montréal

Les 30 étudiants peints en noir et déguisés en Usain Bolt.

PHOTO : YOUTUBE.COM

Maxime n'est pas seul. Ils étaient 30 étudiants à HEC Montréal peints en noir, tous membres du groupe d'intégration A01. Alexandre et Charles, respectivement président et vice-président du groupe A01, ont aussi accepté de parler. Ils ont toutefois refusé de donner leur nom de famille afin d'éviter les représailles.

Alexandre commente : *« Ça m'attriste beaucoup, mais ça attriste tout le monde. Je parle en mon nom, mais je suis sûr qu'il y a beaucoup de monde qui endosserait les propos que je tiens en ce moment. Ça m'attriste vraiment que nos intentions qui étaient bonnes ont été mal perçues. Je tiens à m'excuser auprès de M. Morgan, auprès de toute la communauté noire, auprès des Jamaïcains, et auprès de quiconque ayant pu être offensé. »*

Mais que s'est-il passé ? Selon Charles, *« nous n'avons pas pris de recul pour regarder la situation, et se demander "est-ce que ça* fitte*?", "est-ce que nous allons offenser quelqu'un ?", "est-ce que nous poussons la chose trop loin ?" ».*

Et quel mélange ! La peinture noire, la mascotte du singe, les imitations d'acte sexuel, les références au cannabis… *« Notre erreur, c'est notre ignorance*, résume Alexandre. *C'est le fait de mélanger tout ça ensemble. Ce qui a causé quelque chose d'assez explosif, surtout aux yeux de M. Morgan. »*

Pourquoi avoir une mascotte de singe ? *« La mascotte de singe, c'est le symbole du groupe A01 depuis 3 ans,* explique Alexandre. *Ça n'a aucun lien avec quoi que ce soit. Le toutou en forme de singe, nous l'avons acheté la veille pour 99 cents dans une friperie de Côte-des-Neiges. Il n'y avait rien de planifié. »*

> *Je tiens à m'excuser auprès de M. Morgan, auprès de toute la communauté noire, auprès des Jamaïcains, et auprès de quiconque ayant pu être offensé*
>
> **CHARLES**
> Président du groupe d'intégration A01 à HEC Montréal

Et pourquoi Maxime mimait-il de sodomiser le singe ? *« Toutes les chansons de groupe sont pas mal toutes vulgaires »*, relativise Maxime. Il explique qu'il ne faisait que suivre la chanson. *« À l'Université en général, il y a plusieurs trucs qui relèvent de thèmes sexuels, dont les chansons,* complète Alexandre. *C'est quelque chose dont on n'est plus gêné maintenant. Dans les années 1940 ou 1950, nous aurions parlé de sexualité, ça aurait été mal pris. Mais maintenant, c'est un sujet assez ouvert. Les séries à la télé en parlent, les nouvelles en parlent. Donc, nous utilisons ces thèmes-là parce que c'est généralement utilisé. »*

Pourquoi scander des références à la marijuana ? *« Le slogan* "Want some weed" *(et non* "Smoke more weed" *comme mentionné dans* The Gazette*) provient du fait que la chanson « One Love » de Bob Marley est le slogan de notre groupe. Nous avons remplacé le "L" par le chiffre 1,* dit Alexandre en référence à leur groupe A01. *On se prône comme un groupe* peace and love *qui encourage les autres, avec Bob Marley qui chante ses chansons d'amour. On chantait* "One Love" *pendant l'événement du 14 septembre dernier. Il y avait une fierté à être Usain Bolt. C'est un hommage qui a été totalement mal perçu, à cause de notre ignorance. On aurait dû faire une analyse plus poussée. C'était manqué totalement. »*

Alexandre conclut : *« S'il y a juste une leçon à retenir de ça, c'est de vérifier la portée de nos actes. Et la leçon que j'aimerais que M. Morgan retienne aussi, c'est qu'avant de juger quelqu'un comme raciste, qu'il aille vérifier. Je ne l'accuse pas, il avait tous les droits de sauter aux conclusions auxquelles il est arrivé, mais il ne devrait pas sauter aux conclusions trop vite. »*

VINCENT ALLAIRE

Formation annoncée

La direction de HEC Montréal annonce qu'elle organisera un programme de formation à l'intention des organisateurs à propos des enjeux interculturels afin de s'assurer que les prochaines activités se déroulent dans le respect de tous.

La direction a annoncé cette position par voie de communiqué le 16 septembre dernier. Elle considère « cet incident hautement regrettable ». La direction « voit dans cet incident un manque de sensibilité par rapport à certaines réalités interculturelles de la société d'aujourd'hui ».

HEC Montréal est un établissement affilié à l'UdeM qui compte une diversité culturelle notable avec en son sein 32 % d'étudiants étrangers, nés dans 140 pays différents.

Pas un cas isolé

Le site Openfile.ca a recensé trois autres événements semblables où des étudiants d'universités canadiennes se sont peints en noir et ont causé un scandale.

En octobre 2006, des étudiants de l'Université Wilfrid Laurier en Ontario se peinturent le visage en noir pour représenter la Jamaïque lors d'un carnaval ayant comme thème « Les nations du monde ».

En 2009, cinq étudiants de l'Université de Toronto se déguisent comme l'équipe jamaïquaine de bobsleigh comme dans le film Cool Running. Quatre étudiants blancs se peignent alors le visage en noir et l'autre, Trinidadien d'origine, se peint le visage en blanc.

En 2010, un groupe d'intervention contre le racisme de l'Université Windsor rapporte le cas d'un étudiant qui aurait fait une présentation orale avec le visage peint en noir.

• Football des Carabins •

Un blogue populaire

Les fanatiques du football des Carabins ont leur point de rencontre sur Internet. Actif depuis octobre 2008, le blogue — allezlesbleus.ca — est tenu par un père et son fils passionnés des Carabins. Ils commentent et analysent chaque match en plus d'entretenir la discussion pendant la saison morte. Et ça marche. Selon le site toutlemondeenblogue.com, leur site arrive au 3e rang des blogues sportifs les plus lus au Québec. Entrevue avec le fils, Marc-Antoine Arbour.

***Quartier Libre*: Pourquoi avoir fondé un blogue sur le football universitaire et les Carabins?**

Marc-Antoine Arbour: Nous nous sommes rendu compte qu'il n'y avait pas vraiment d'informations à la suite des parties. Il n'y avait rien à l'Université, ni sur Internet, ni sur la page du site des Carabins. Il était impossible, par exemple, de connaître la liste des joueurs blessés ou de savoir qui allaient jouer dans les prochaines parties. Aussi, personne n'osait donner son avis sur la performance des joueurs ou sur les parties jouées. Bref, c'était facile de connaître le résultat des matchs, mais pas de trouver des textes d'analyse. Ce manque de contenu, c'est la principale raison de la naissance de notre blogue.

***QL*: À la suite de sa création, comment le blogue a-t-il évolué?**

M.-A. A.: Pour la création d'un blogue, ça prend toujours un certain temps avant de recevoir beaucoup de visiteurs. Mais aussitôt que le nôtre a commencé à se faire connaître un peu, il a grossi assez rapidement. Aujourd'hui, environ trois ans après sa création, le blogue accueille en moyenne mille personnes par jour, ce qui représente une augmentation de 25 % par rapport à l'année dernière. Nous publions autour de trois articles par semaine, ce qui demande beaucoup de temps, mais ça nous paraît essentiel d'en faire autant. Aussi, cette popularité nous a forcés à être plus sérieux qu'avant dans nos entrevues d'après-match.

«Les Carabins, nous trouvons que c'est l'équipe la plus sérieuse du football universitaire.»

Marc-Antoine Arbour
Cofondateur du blogue allezlesbleus.ca

PHOTO: COURTOISIE CARABINS

***QL*: Pourquoi vous intéressez-vous au football universitaire et aux Carabins en particulier?**

M.-A. A.: La principale raison, c'est l'atmosphère du football universitaire. Elle est vraiment unique: les spectateurs sont jeunes et ils encouragent les Carabins avec un réel enthousiasme. Aussi, nous nous sentons plus proches des joueurs et de l'action, ce qui rend les parties vraiment intéressantes. Enfin, puisque les joueurs ont notre âge, cela les rend beaucoup plus accessibles.

En ce qui concerne les Carabins, nous trouvons que c'est l'équipe la plus sérieuse du football universitaire, surtout depuis le scandale des initiations de l'équipe de McGill et de leur équipe de Quidditch [voir encadré]. Il y a aussi le Rouge et Or de l'Université Laval, mais eux, nous les détestons au plus profond de notre âme! Par contre, ce sont les meilleures parties auxquelles assister. La foule est tellement intense que le nombre de policiers est plus élevé que lors des parties contre une autre équipe. Peut-être qu'ils ont peur qu'on se batte… ce qui serait logique, puisque ça se voit tout de suite que la foule est plus violente lors des confrontations entre les Carabins et le Rouge et Or.

***QL*: Y a-t-il un désavantage à jouer à l'extérieur?**

M.-A. A.: Bien entendu. La foule fait toute la différence. Cette année, l'équipe des Carabins est surtout composée de nouveaux joueurs. Quand ils vont arriver à Québec pour jouer contre le Rouge et Or et que la foule de 15 000 personnes vont les huer, c'est sûr qu'ils vont sentir une pression supplémentaire. Certains joueurs réagissent mieux que d'autres face à cette pression-là. Par contre, malgré la défaite du 10 septembre dernier 14-24 contre le Rouge et Or, les Carabins leur ont donné du fil à retordre. Nous sommes plus qu'impatients d'aller voir l'affrontement à domicile qui aura lieu au CEPSUM le 8 octobre prochain!

AUDREY LAROCHELLE

McGill et ses manchettes (à balai)

À l'automne 2005, l'équipe de football universitaire de McGill, les Redmen, a fait la manchette à la suite d'un incident ayant eu lieu durant la période d'initiation des nouveaux joueurs. Une recrue de 18 ans avait alors rapporté à *The Gazette* qu'on l'avait menacé d'être agressé sexuellement au moyen d'un balai et qu'il avait en plus été victime d'une série d'autres humiliations à connotation sexuelle. Les révélations de l'étudiant ont été rectifiées quelques jours plus tard dans une lettre au même quotidien.

McGill a d'ailleurs, depuis 2010, une nouvelle relation avec le balai alors qu'ils ont participé à la Coupe du monde de Quidditch, sport issu de la série de romans jeunesses Harry Potter. Bien qu'ils se soient classés au 12e rang, notamment après avoir éliminé l'équipe d'Harvard, la pratique de ce sport n'est toujours pas prise au sérieux dans la communauté montréalaise.

• Circulation sur le campus •

C'est long longtemps

« J'ai déjà manqué l'autobus 51 une fois en voulant respecter les règles de circulation, alors maintenant, s'il n'y a pas de voiture, je traverse », déclare Aïcha El Hedhiri, étudiante en psychoéducation. Nous sommes au coin de l'avenue Vincent-D'Indy et du boulevard Édouard-Montpetit, devant le pavillon Marie-Victorin, là où le système de feux de circulation exaspère les étudiants.

Pendant une heure, *Quartier Libre* a observé 100 étudiants fréquentant le pavillon Marie-Victorin, le pavillon de la Faculté de musique et le CEPSUM pour déterminer quel est le véritable facteur qui incite les piétons à ne pas respecter le code de la route à ce coin de rue. Note : pour traverser à cet endroit en toute sécurité, il est nécessaire d'appuyer sur un bouton qui donne priorité de passage aux piétons.

Les résultats montrent que les étudiants ne respectent majoritairement pas la signalisation : 82 étudiants traversent la rue sans attendre le signal. Parmi eux, 55 appuient sur le bouton, mais n'attendent pas que le feu piéton passe au blanc. Les 31 autres n'utilisent pas du tout le bouton et s'engagent sur la chaussée sans tenir compte de la réglementation.

Seulement 12 d'entre eux actionnent le bouton qui permet de traverser et sont suffisamment patients pour attendre l'apparition de la silhouette blanche avant de s'engager sur la chaussée en toute sécurité. Semblant ignorer l'existence du bouton, deux étudiants ont même attendu plus de cinq minutes avant de traverser.

« Il faut attendre trop longtemps la lumière, s'indigne Stéphanie Pelletier, étudiante en psychoéducation. *En plus, je ne comprends pas la succession des feux de circulation. Je préfère passer par le passage souterrain du métro Édouard-Montpetit pour aller à l'arrêt d'autobus de l'autre côté de la rue, sinon, j'ai trop l'impression de perdre mon temps. »* Cependant, passer par la station de métro Édouard-Montpetit pour gagner du temps est en réalité une fausse astuce, puisque le trajet prend une minute entre l'entrée et la sortie du métro.

Le temps d'attente à ce coin de rue est-il vraiment plus long qu'ailleurs ?

Pour traverser l'avenue Vincent-D'Indy avant que la silhouette n'apparaisse, les étudiants doivent attendre de 35 à 45 secondes. Pour franchir le boulevard Édouard-Montpetit, il faut attendre de 45 à 55 secondes. La fluidité de la circulation piétonne au croisement Jean-Brillant et Decelles donne l'impression que le temps d'attente avant de traverser est moins long. Pourtant, les piétons qui empruntent ce coin de rue doivent attendre tout autant (maximum 48 secondes) avant de pouvoir s'engager sur la chaussée.

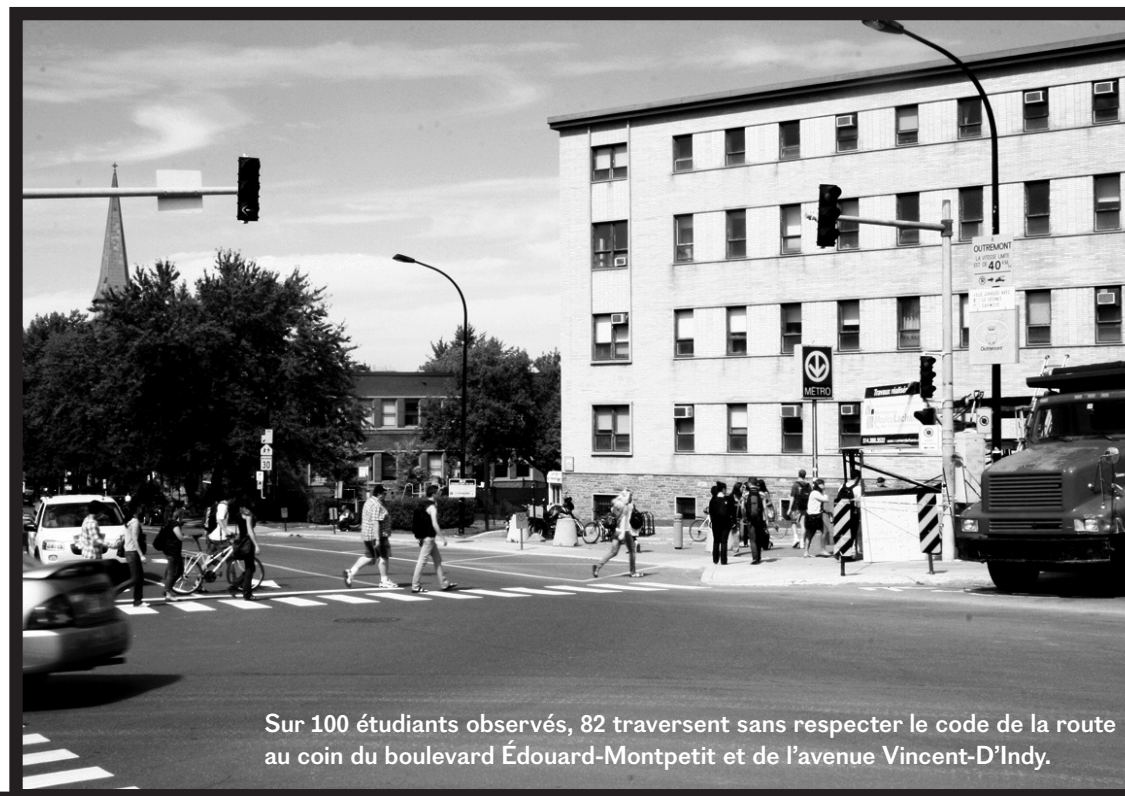


PHOTO : MATHILDE MERCIER

Sur 100 étudiants observés, 82 traversent sans respecter le code de la route au coin du boulevard Édouard-Montpetit et de l'avenue Vincent-D'Indy.

Trois fois 37 $, faites le calcul !

Le vrai problème, c'est le temps alloué aux piétons pour traverser la rue. Si les piétons du coin Vincent-D'Indy et Édouard-Montpetit ont moins de sept secondes pour traverser, les piétons du coin Jean-Brillant et Decelles, eux, bénéficient de 16 secondes grâce au feu blanc, et de 10 secondes de plus avec les feux à décomptes numériques. Ils ont donc 26 secondes en tout pour traverser la rue en toute sécurité.

Pourquoi la Ville de Montréal n'accorderait-elle pas le même temps aux piétons de Vincent-D'Indy qu'aux piétons de Jean-Brillant pour leur permettre de traverser en toute sécurité le boulevard Édouard-Montpetit et l'avenue Vincent-D'Indy ? Est-ce que le piéton ne devrait pas avoir priorité sur le véhicule comme le préconise la Charte du piéton intégrée au Plan de transport de Montréal [voir encadré] ?

Quartier Libre a déposé une demande d'accès à l'information auprès de la Ville de Montréal pour savoir ce qui justifie un laps de temps aussi court pour traverser la chaussée au croisement Vincent D'Indy et Édouard-Montpetit.

MATHILDE MERCIER

Donner la priorité aux piétons

La Charte du piéton fait partie du Plan de transport de Montréal. Elle a été signée en 2006 par Gérald Tremblay, le maire de Montréal et Andrée Lavallée, membre du Comité exécutif et responsable du transport collectif et de l'aménagement urbain. La Charte a pour objectif de *« donner la priorité aux piétons dans l'aménagement urbain »* et propose *« des moyens de créer une ville pour tous, où l'espace urbain est aménagé pour répondre, en priorité, aux besoins des personnes avant ceux des véhicules »*.

37 $ d'amende

Devant une main fixe ou clignotante, le piéton n'a pas le droit de s'engager sur le passage pour piétons. S'il est déjà en train de traverser, il doit presser le pas jusqu'au trottoir ou la zone de sécurité. En ne respectant pas cette signalisation, vous risquez jusqu'à 37 $ d'amende pour infraction au code de la route.

Une adresse. Mille références.

Vous êtes un étudiant international ?
Voici un site adapté à vos besoins !

Étudier à Montréal :-)
Le portail des étudiants internationaux
www.etudieramontreal.info

Vivre
Étudier
Travailler
Participer
Voyager
Babillard

Initiative : Conférence régionale des élus de Montréal **Réalisé en collaboration avec** la Chambre de commerce du Montréal métropolitain **Principal partenaire financier :** Forum jeunesse de l'île de Montréal

• Pauline Marois à l'UdeM •

Pauline jardine

« Les gens m'ont dit que j'étais autoritaire. Je me suis dit que j'irais voir à quoi ressemblaient les reliquats d'un système autoritaire », rigole Pauline Marois lorsque *Quartier Libre* évoque le séjour de ressourcement qu'elle a fait en Russie en juin dernier. Entretien-éclair avec la chef du Parti Québécois (PQ) et Mathieu Traversy, le député de Terrebonne, sur des problématiques qui vous tiennent à cœur.

***Quartier Libre* : Vous dirigez un parti qui semble se chicaner tout le temps. Comment faites-vous pour gérer toute cette pression ? Est-ce que vous méditez ?**

Pauline Marois : Non, mais je fais de la marche rapide et je fais du jardinage, c'est très efficace. Ce n'est pas loin de la méditation, d'avoir les mains dans la terre.

***Q.L.* : Quelle est votre position concernant la hausse des frais de scolarité ?**

P.M. (à Mathieu Traversy) : Veux-tu y aller sur les frais de scolarité ? (à *Quartier Libre*) : Je suis 100 % d'accord avec ce que Monsieur va dire, je veux lui donner une place.

Mathieu Traversy (à P.M.) : N'hésitez pas à me compléter Mme Marois, vous avez largement l'expérience politique pour ça. (à Q.L.) : Le gouvernement libéral a prévu de hausser les frais de 1 625 dollars sur 5 ans. Le PQ a tenu son congrès en avril dernier. Nous sommes une formation politique qui est démocratique : ce sont nos membres qui décident des points qui se retrouvent à l'intérieur de notre programme. Je tiens à le mentionner parce que ce ne sont pas toutes les formations politiques qui fonctionnent avec autant de consultation, ce qui génère plusieurs débats. On a pris la position d'opter pour le gel des frais de scolarité, parce qu'on croit que l'accessibilité aux études est un investissement pour l'avenir et c'est ce qui va contribuer à la création de richesse pour les prochaines années.

***Q.L.* : Le Parti libéral a investi au-delà de l'inflation en éducation. Que compte faire le PQ de plus que le Parti libéral pour les étudiants ?**

P.M. : M. Charest n'a fait que couvrir la hausse normale des dépenses dans les universités et dans les cégeps. Ça a couvert à peine l'inflation et la croissance de clientèle. Il n'a donné que l'illusion d'ajouter beaucoup à l'éducation. Avec ce qui est prévu pour les prochaines années, avec la hausse des frais de scolarité, il réduit sa part proportionnellement, de 54 % à 51,4 %, en faisant porter une plus grande part aux étudiants. Il pourrait se retenir un peu : en demander plus aux étudiants mais sans réduire sa contribution. Au PQ, on veut geler les frais jusqu'à ce qu'on en débatte lors de la tenue d'un sommet. Dans le contrat social qu'on devrait signer avec les étudiants, les universités et les entreprises, moi je dirais : « la proportion du gouvernement est à 54 %, nous la maintiendrons, l'objectif étant peut-être même de l'améliorer. » Si la contribution des étudiants est à 15 %, nous la maintiendrons à 15 %, on ne l'augmentera pas, sauf s'il y a un facteur d'inflation à considérer.

***Q.L.* : Un organisme subventionnaire canadien, MITACS, facilite le rapprochement entre les entreprises privées et les universités en offrant aux doctorants des formations et des stages professionnels. Que pensez-vous de l'entrée de la mentalité d'entreprise à l'université ?**

P.M. : Je crois qu'il faut que l'université garde la plus grande liberté possible en terme de création, de recherche et d'étude. En revanche, il ne faut pas se priver de la possibilité que nous offrent certaines entreprises. Elles font des profits, elles tirent des avantages de leur activité économique. En contrepartie elles doivent être redevables à leur société. Donc, s'ils se permettent d'offrir certains services, de faire des propositions telles que des stages, moi je ne suis pas contre ça. Si on commençait à contraindre l'université à faire des choix essentiellement influencés par les entreprises, j'aurais des problèmes avec ça. Mais les entreprises ne sont pas toutes de mauvaise fois non plus. À partir du moment où on définit un cadre, je pense que ça peut être intéressant.

« Je fais du jardinage, c'est très efficace. Ce n'est pas loin de la méditation, d'avoir les mains dans la terre. »

PHOTO : VINCENT ALLAIRE

***Q.L.* : Quand ce sont les entreprises qui financent des recherches universitaires plutôt que l'État, ne croyez-vous pas que la liberté de recherche est compromise ?**

P.M. : Si une entreprise contribue à une université, on ne peut pas la priver de bénéficier de certaines des recherches. Mais les universités doivent conserver une liberté académique. Elles ne doivent pas avoir une approche utilitaire basée sur le rendement économique. On sait bien qu'il y a des recherches qui ne seront jamais rentables, notamment dans le domaine des sciences humaines. Il y a des recherches qui ne se font pas mais qui devraient se faire parce que justement aucune entreprise n'est intéressée à les financer. Mais l'université doit trouver les moyens de les financer ces recherches ; elles sont tout aussi importantes que les recherches sur un produit pharmaceutique ou une nouvelle technologie.

Propos recueillis par
CHRISTINE BERGER

• DESS en communication et politique •

Une première canadienne

L'UdeM croit pouvoir faire de vous un relationniste politique ou un journaliste redoutable. En septembre 2012, l'Université accueillera une quinzaine d'étudiants dans son nouveau programme menant au diplôme d'études spécialisées supérieures (DESS) en communication et politique. C'est d'ailleurs le premier diplôme de deuxième cycle bidisciplinaire au Canada.

Sébastien Lauzon, un étudiant au baccalauréat en communication et politique, affirme que la création de ce nouveau DESS comble un vide. *« Autrefois, les étudiants devaient opter pour une maîtrise, soit en sciences de la communication soit en science politique,* explique-t-il. *Il fallait convaincre un professeur de chacun de ces deux départements de diriger un mémoire de maîtrise portant spécifiquement sur la communication politique. »*

Les étudiants suivront des cours sur les relations entre les médias et la politique, l'analyse de l'opinion publique ou la psychologie politique, par exemple. *« Les employeurs veulent des experts de la communication politique avec des connaissances plus poussées en raison des changements dans les méthodes de communication*, soutient François Cooren, professeur titulaire en communication à l'UdeM qui a participé à la création du programme. *On peut penser à la mobilisation des électeurs grâce au Web 2.0 par Barack Obama. Au-delà de la technologie, le DESS en communication et politique touchera aussi aux nouveaux moyens de rapprochement, aux groupes citoyens et à l'altermondialisation. »*

Sébastien Lauzon considère la création du DESS en communication et politique comme *« une première avancée pour l'UdeM »*. Peut-être qu'un jour, croit-il, l'UdeM créera une maîtrise à proprement parler en communication et politique.

ANH KHOI DO

FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS ÉTUDIANTES DU CAMPUS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Olivier Paré-Labrosse

COORDONNATEUR À LA RECHERCHE UNIVERSITAIRE
recherche@faecum.qc.ca

Les bourses des organismes subventionnaires : une aide importante pour les étudiants de cycles supérieurs

Les bourses d'excellence des organismes subventionnaires fédéraux et provinciaux fournissent une part importante du financement des étudiants-chercheurs à l'Université de Montréal. Six principaux organismes, trois au fédéral et trois au provincial, octroient des montants aux étudiants de cycles supérieurs pouvant aller jusqu'à 50 000 $ dans le cas du doctorat.

Au niveau fédéral, le Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH), le Conseil de recherches en sciences naturelles et génie (CRSNG) et les Instituts de recherche en santé du Canada (IRSC) se divisent les différents domaines de recherche. Au Québec, il s'agit du Fonds québécois de recherche sur la société et la culture (FQRSC), le Fonds québécois de recherche en nature et technologies (FQRNT) et le Fonds de recherche en santé du Québec (FRSQ). Ces trois derniers fonds devraient éventuellement être fusionnés et former le Fonds Recherche Québec. Consultez régulièrement notre site web (www.faecum.qc.ca) pour connaître les derniers renseignements sur la fusion des organismes subventionnaires québécois.

Vous devriez donc finaliser dès maintenant vos demandes de bourses. N'hésitez pas à en discuter avec votre directeur de recherche, il peut vous être d'une aide importante lors de la rédaction de vos demandes. Contactez votre unité académique ou consultez les sites web des organismes subventionnaires et de la Faculté des études supérieures et postdoctorales (FESP) (www.fesp.umontreal.ca) pour plus d'information. Notez que la FESP et les organismes subventionnaires ont peu de ressources administratives. Contactez-les donc bien avant les dates limites si jamais vous avez des questions, afin de vous assurer de recevoir une réponse complète et à temps.

Ainsi, si votre projet de recherche se situe à la limite des domaines couverts par les trois organismes subventionnaires fédéraux, vous pouvez contacter par écrit les organismes subventionnaires concernés pour vous assurer que vous adressez votre demande au bon organisme. Comme vous ne pouvez faire une demande qu'à un seul organisme subventionnaire fédéral par année, cela vous évitera de voir votre demande rejetée d'office, sans appel ni recours.

Pour toute question relative aux organismes subventionnaires et aux demandes de bourses, n'hésitez pas à communiquer avec le coordonnateur à la recherche universitaire, Olivier Paré-Labrosse, au recherche@faecum.qc.ca. La Fédération met également à votre disposition un guide sur les organismes subventionnaires sur son site web.

ORGANISMES SUBVENTIONNAIRES FÉDÉRAUX ET PROVINCIAUX

Domaine de recherche	Organisme fédéral	Organisme provincial	Montant octroyé (annuel)
Sciences sociales et culture	CRSH www.sshrc.ca Date limite: 10 octobre	FQRSC www.fqrsc.gouv.qc.ca Date limite: 12 octobre	15 000$ à 50 000$ par année
Sciences pures et appliquées	CRSNG www.nserc-crsng.gc.ca Date limite: 15 octobre	FQRNT www.fqrnt.gouv.qc.ca Date limite: 5 octobre	
Sciences de la santé	IRSC www.cihr-irsc.gc.ca Date limite: variable. Au plus tôt le 3 octobre	FRSQ www.frsq.gouv.qc.ca Date limite: 6 octobre	

Mireille Mercier-Roy

COORDONNATRICE AUX AFFAIRES EXTERNES
externe@faecum.qc.ca

Lors de son dernier budget, le gouvernement Charest a décidé de hausser les frais de scolarité de 1 625 $, soit 75 % de plus que les frais actuels. Cette hausse suit celle de 500 $ appliquée entre 2007 et 2012. En 10 ans, Jean Charest aura plus que doublé les frais de scolarité des étudiants québécois !

LES EFFETS D'UNE HAUSSE DE FRAIS DE SCOLARITÉ SUR LA POPULATION ÉTUDIANTE

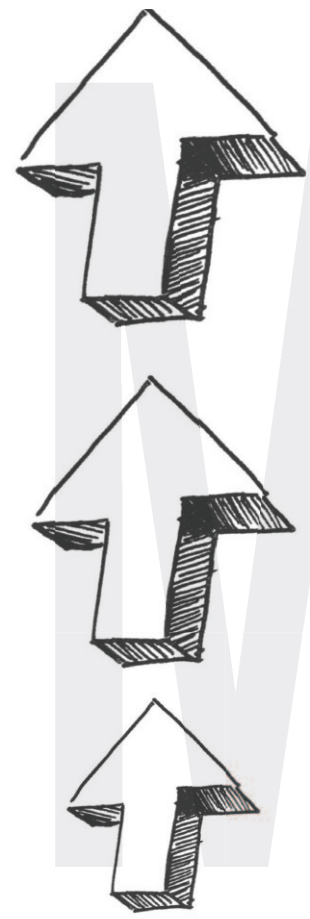
Plusieurs études démontrent qu'une hausse des frais de scolarité a un impact négatif sur l'accessibilité aux études. L'augmentation des frais de scolarité décourage de nombreux étudiants provenant de familles à faible ou moyen revenu d'entamer ou de terminer leurs études postsecondaires. Elle entraine également une augmentation de l'endettement étudiant, retardant ainsi les projets de vie des diplômés et ouvrant la voie au surendettement.

UNE AIDE FINANCIÈRE INADÉQUATE POUR PRÉSERVER L'ACCESSIBILITÉ

Parallèlement à la hausse des frais de scolarité, le budget Bachand 2011 annonçait une bonification de l'aide financière aux études (AFE). Ce faisant, il prétendait préserver l'accessibilité aux études pour tous. Il n'en est toutefois rien. Effectivement, 73,5 % des étudiants ne recevront aucune somme supplémentaire pour palier à la hausse des frais de scolarité. Une majorité d'étudiants devra donc réussir à dénicher cette somme, que ce soit en s'endettant davantage ou en travaillant l'équivalent de 168 h de plus au salaire minimum, alors que les étudiants travaillent déjà en moyenne 18,8 h par semaine. Ce fardeau financier supplémentaire s'ajoute aux déficiences actuelles du programme d'aide financière aux études, notamment au niveau des dépenses admises qui sont largement sous-estimées.

2011-2012 : L'HEURE EST À NOTRE MOBILISATION !

Forte de l'idée que l'éducation postsecondaire doit être accessible à tous, la FAÉCUM s'oppose vigoureusement à la nouvelle hausse des frais de scolarité. Nous travaillerons, cette année encore, à faire reculer le gouvernement Charest sur sa décision d'endetter toute une génération et d'empêcher des milliers d'étudiants d'accéder aux études universitaires. Pour cela, nous aurons besoin de chacun d'entre vous ! Face à une telle injustice, nous ne baisserons pas les bras ! Des actions auront lieu tout au long de l'année. Restez à l'affût : surveillez les babillards, notre site Web au www.faecum.qc.ca et suivez-nous sur Facebook et sur Twitter pour plus d'information !



3200, rue Jean-Brillant, local B-1265, Montréal (Québec) H3T 1N8 • www.faecum.qc.ca • Téléphone : 514-343-5947 • Télécopieur : 514-343-7690 • Courriel : info@faecum.qc.ca

Le contenu des pages de la FAECUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*

PROJETS D'INITIATIVES ÉTUDIANTES

Vous souhaitez réaliser un projet sur le campus de l'Université de Montréal? Vous ne savez pas où trouver les fonds nécessaires? La FAECUM peut vous aider grâce au programme de subventions PIE (Projets d'initiatives étudiantes)!

Jusqu'à 2000 $ pour un nouveau projet.
Jusqu'à 1500 $ pour un projet déjà existant.

PROGRAMME RÉVISÉ ! NOUVELLES RÈGLES D'ATTRIBUTION. POUR PLUS DE DÉTAILS WWW.FAECUM.QC.CA/BOURSESETSUBVENTIONS

Par exemple, ce programme de subventions a permis la réalisation des activités suivantes:

- Colloques étudiants
- Pièces de théâtre
- Journaux étudiants
- Expositions
- Etc.

PROCHAINE DATE LIMITE DE DÉPÔT DE PROJET: 7 OCTOBRE 2011

Ce programme est réservé aux étudiants membres de la FAECUM.

Pour toute information supplémentaire et pour vous procurer le formulaire, consultez le www.faecum.qc.ca/boursesetsubventions ou communiquez avec Isabelle Cyr, agente de liaison des Services aux Étudiants, au sae@faecum.qc.ca.

FAÉCUM
www.faecum.qc.ca

FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS ÉTUDIANTES DU CAMPUS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

• 20 ans (et un mois) après la tentative de putsch contre Gorbatchev •

Visages de la Russie postcommuniste

Le 19 août 1991, l'armée envoyée pour assiéger la Maison blanche de Moscou et pour tirer sur la foule se rallie à la population, évitant à la Russie un autre bain de sang. Ce putsch raté que des conservateurs du Parti ont lancé contre Gorbatchev marque un peu plus la mort du communisme russe. Vingt ans plus tard, un anniversaire non officiel a réuni une foule étrange, bigarrée, où des fous en quête d'attention minent le moral de quelques authentiques braves.

PAR CHARLOTTE BIRON

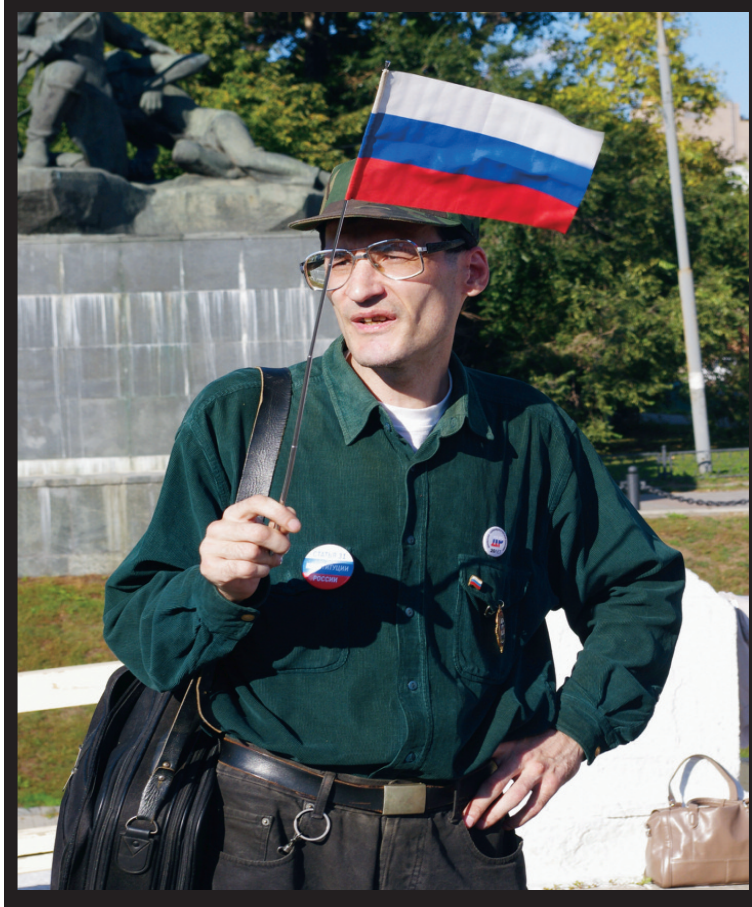
Charlotte Biron, étudiante à l'UdeM et gagnante du concours Jeune correspondant à l'étranger de Radio-Canada 2011, a rapporté de la capitale russe cette galerie de portraits un brin décalée, à l'image d'une Russie qui demeure elle-même quelque part entre l'Est et l'Ouest.

PHOTOS : CHARLOTTE BIRON

Le très petit homme au très gros chapeau se promène dans la foule en scandant *«Interview, interview!»* à qui veut l'entendre… Mais son discours ne rend pas très crédibles ses médailles et son costume de général.

La folie des messages textes n'épargne ni la Russie en général, ni ses aînés en particulier.

Cette femme semble découragée par le rassemblement et la politique en Russie dans son ensemble. En 1991, elle était venue à titre de médecin pour aider la population en cas de tirs. Pour son acte, elle a reçu une médaille des mains de Boris Elstine.



C'est la fête. Cet homme (un des plus jeunes présents au rassemblement) aura agité son drapeau pendant tout l'après-midi.

Il se présente comme un magicien, un sorcier plus exactement. Il transporte un corbeau blessé dans un sac en plastique et prétend avoir mis fin au communisme grâce à des incantations, en 1991.

• Journée internationale de la paix •

Canada, de colombe à faucon

En ce 21 septembre qui marque la Journée internationale de la paix, force est de constater que les priorités du Canada, champion consacré en la matière, ont bien changé. Et que le reste du monde ne s'y trompe pas.

Soldats canadiens en Afghanistan, 2002.

PHOTO : MAC COATES / FLICKR.COM

Généreux contributeur aux missions de l'ONU reconnu pour ses nombreux Casques bleus comme pour son financement soutenu aux programmes de développement, le Canada est même à l'origine de la création des premières forces onusiennes de maintien de la paix en 1956. Aujourd'hui, l'image de médiateur vertueux et de bienfaiteur associée à l'unifolié s'estompe avec la baisse de son engagement dans la gestion des enjeux humanitaires.

Le gel du financement de l'aide internationale pour cinq ans est prévu au budget de cette année. Cela signifie qu'en 2015, le pays ne contribuera qu'à hauteur de 0,28 % de son produit national brut – à peine un peu plus du tiers de son engagement aux Objectifs du millénaire pour le développement (0,7 %) réaffirmé en septembre 2000 à New York.

Depuis le milieu des années 1990, l'engagement canadien en matière de personnel aux missions de maintien de la paix a fondu, passant de plusieurs milliers à moins de 200. Selon l'Association canadienne pour les Nations Unies, en 2006, le nombre de militaires d'observation, d'agents de police de l'ONU et de Casques bleus a atteint un creux historique de 126, reléguant le Canada à la 55e place parmi les 108 pays contributeurs, puis il est remonté modestement à 198 en 2010. En 1995, au début de la décrue, la contribution canadienne en personnel onusien s'élevait à plus de 2 500.

La perte est d'autant plus grande pour les missions de paix du fait que les soldats canadiens excellent dans leur rôle de Casques bleus. Le bilinguisme et le multiculturalisme de la Fédération sont des atouts qui facilitent les relations et la communication entre les populations locales des pays en guerre et les militaires canadiens. À l'international, ils sont reconnus pour être plus respectueux des autres cultures que les soldats américains. Les Britanniques ou les Français, qui souffrent du statut d'ex-puissances coloniales de leurs pays, entretiennent généralement des rapports plus difficiles avec les habitants des pays du sud. Pourtant, en juillet 2011, le Royaume-Uni et la France avaient déjà envoyé outre-mer respectivement 277 et 1 505 gardiens de la paix, contre 172 pour le Canada.

Escalade belliqueuse

Si la colombe canadienne bat de l'aile, le faucon canadien est en plein essor. Parallèlement à sa perte de vitesse en tant que chef de file des missions humanitaires, le Canada multiplie les missions de combat et s'affirme dans un rôle inédit de puissance militaire. De 15 milliards de dollars en 2006, le budget des Forces canadiennes est passé à 18 milliards en 2009 puis à 22,3 milliards pour l'année en cours, son plus haut niveau depuis la Seconde Guerre mondiale. *Le Canada d'abord,* la stratégie de défense à long terme élaborée par le gouvernement en 2008, prévoit 490 milliards en dépenses d'ici 2028. Cet engagement financier sur une période de 20 ans est sans précédent dans l'histoire du pays.

Un revirement aussi radical ne peut se faire sans surprendre et décevoir. En octobre 2010, le Canada a subi un revers brutal à l'Assemblée générale des Nations Unies dans sa campagne pour obtenir un des cinq sièges non permanents au Conseil de sécurité. Cet échec diplomatique est largement imputable à une défiance nouvelle de la communauté internationale envers le Canada, en raison de ses positions rétrogrades en matière d'environnement et de sa politique étrangère plus agressive.

Certes, le gel de l'aide au développement a été proposé afin de réduire le déficit au milieu d'une période économique difficile. Un budget militaire plus robuste modernisera les forces armées et permettra sans doute de renforcer la souveraineté sur le territoire canadien. Il se peut même que le Canada récolte un jour les fruits de ses efforts à jouer des coudes sur l'échiquier géopolitique. Mais pour l'instant, le bilan des nouvelles orientations canadiennes est clairement négatif.

JUSTIN DOUCET

• Retour sur la Conférence pour la Paix par la Religion •

Le rire du Dalaï-lama

Sa Sainteté parle de la paix dans le monde, s'inquiète de la censure en Chine, de la fonte de l'Himalaya, de la corruption… et propose de greffer de gros nez aux journalistes. Retour sur quelques moments forts de la Conférence pour la Paix par la Religion du 7 septembre dernier, où le Dalaï-lama a montré que l'humour aide décidément à faire passer les messages.

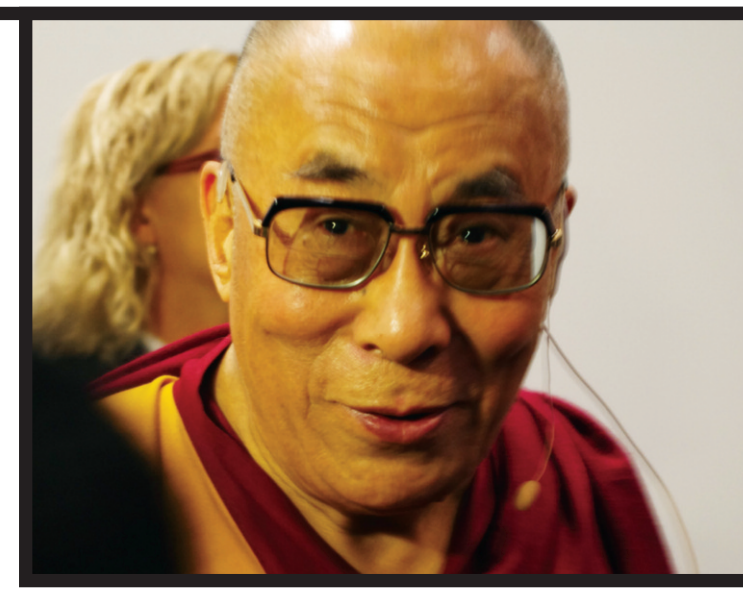


PHOTO : CHARLOTTE BIRON

La Conférence réunissait d'illustres professeurs et penseurs, mais c'est Sa Sainteté qui a le plus marqué les esprits. Il faut dire que le Dalaï-lama s'exprime parfois en paroles de chansons, parfois en paraboles, parfois comme Maître Yoda, et toujours en exerçant un charme assez impressionnant sur les 2 500 personnes rassemblées au Palais des Congrès.

Le Dalaï-lama prend de longues minutes pour dénoncer la corruption, particulièrement en Chine et en Inde, pays dont il parle beaucoup. *« Il faut que les gens choisissent. Les prières ne fonctionnent pas si l'on participe à la corruption. Si vous participez à la corruption, arrêtez de prier. Vous ne pouvez tromper Dieu. »*

Le Dalaï-lama attribue une large responsabilité aux professionnels des médias et souhaite voir leur physionomie s'adapter à leur emploi : *« les gens des médias devraient avoir de longs et gros nez. Avec leur gros nez, ils pourront sentir tout ce qui se passe, investiguer et nettoyer la société. »*

Le public pose beaucoup de questions sur l'environnement, questions auxquelles le Dalaï-lama répond patiemment, y allant de ses suggestions personnelles : *« l'environnement est un sujet très, très sérieux. Nous n'avons qu'une Terre. Moi, je fais attention, et je prends des douches et pas de bains. J'ai vu une rivière où il n'y avait plus de poissons, à cause de la pollution. »*

Le Dalaï-lama veut voir le monde politique se laïciser : *« les chefs politiques et religieux devraient être séparés. Ça peut faire dire que je suis hypocrite, parce que j'ai fait les deux.* (Rires) *Mais plus maintenant »,* dit-il en rappelant qu'il a récemment renoncé à son rôle politique.

Le Dalaï-lama ne voit pas la foule à cause des lumières qu'on projette sur lui sur la scène. *« Attendez, je vais mettre ma casquette. C'est très pratique,* explique-t-il en enfilant la casquette. *C'est pour vérifier que vous écoutez bien. Si vous bâillez, je fais [une] petite conférence. Si vous montrez beaucoup d'enthousiasme, je fais* [une] *grosse conférence. »*

Le Dalaï-lama propose plusieurs idées pour résoudre les conflits mondiaux, entre autres : *« come together »* et *« exprimez-vous »,* ou encore *« prier n'est pas suffisant. On doit faire des efforts et rencontrer plus de gens. »*

Lorsqu'on demande au Dalaï-lama s'il se sent parfois découragé, il répond éloquemment : *« Oh yeah. »*

Bien sûr, une des questions récurrentes de la Conférence concerne la méthode à employer pour sauver le monde. Comme réponse, Le Dalaï-lama suggère l'autodiscipline et de rechercher simplement la paix intérieure. C'est aussi le thème de *Kung-Fu Panda 2*. Les réalisateurs de ce film d'animation auraient-ils eux aussi entendu Sa Sainteté ?

Le Dalaï-lama est assez bouffon, rit franchement, et son sourire est contagieux. Il s'en prend en blague à Gregory Baum, professeur de l'Université McGill, assis près de lui : *« Me trouvez-vous intéressant ? Si vous dites non, je vous pousse en bas de la chaise ! »*

CHARLOTTE BIRON

• Mobilité durable •

À Montréal sans ma voiture ?

Une semaine exactement avant la journée *En ville sans ma voiture !* célébrée demain, Transports Québec faisait le bilan des investissements à venir dans la région de Montréal devant le Conseil du patronat. C'est confirmé, les plans visant à permettre de réduire la circulation automobile ne sont pas pour demain.

« *Je rêve d'un parc automobile électrique. Ce serait extraordinaire pour le Québec et l'environnement,* confie Pierre Dorval, le président du Conseil du patronat du Québec, *mais pour en arriver là, il faut être patient. Je pense qu'on en a pour 20 ans.* »

Monsieur Dorval ne croit pas si bien dire. Il y a d'autres domaines de la mobilité durable, notamment les solutions de rechange à la voiture dans la métropole, pour lesquels il faudra aussi être patient. Les Montréalais devront attendre encore neuf ans avant de ressentir au quotidien tous les effets du Plan stratégique de développement du transport collectif de l'Agence métropolitaine de transport (AMT). Le plan, qui est en cours de consultation, préconise entre autres la création de deux services rapides par bus (SRB) : un sur le boulevard Pie-IX, et l'autre sur le boulevard Henri-Bourassa.

Le Plan stratégique 2020 de la STM, qui est en cours d'adoption, prévoit « *une perspective de développement sur dix ans pour tous les modes de transport collectif ainsi que tous les équipements et les infrastructures* ». Au programme, par exemple, l'acquisition de 468 nouvelles voitures de métro dont la mise en service devrait se faire en février 2014, le prolongement de la ligne bleue jusqu'à Anjou et de la ligne jaune dans Longueuil ainsi que la jonction entre les stations Côte-Vertu et Montmorency sur la ligne orange. L'extension du réseau du métro, pilotée par l'AMT, est encore soumise à une étude d'opportunité, et une étude de faisabilité sera réalisée d'ici juin 2012.

MATHILDE MERCIER

Pierre Dorval, président du conseil du patronat du Québec, à la tribune le 15 septembre dernier.

PHOTO : MATHILDE MERCIER

• Ésotérisme •

La transe des êtres de lumière

« *Libérez la mémoire de vos cellules et augmentez le taux vibratoire de votre champ électromagnétique.* » Récit épique d'un samedi de septembre à un salon de médecine énergétique.

« *Tout le long des 33 vertèbres de votre colonne vertébrale, vous avez de la fibre nerveuse communiquant avec votre cerveau ainsi qu'avec tout votre corps cellulaire, où tout est mémorisé* », explique Francine Saint-Louis, la fondatrice de Sol'Una. Sol'Una, c'est une rencontre mensuelle qui propose des ateliers, des conférences et des concerts qui tendent vers le même but : permettre aux cellules de libérer toutes les émotions vécues à travers différentes vies antérieures. Par le biais de profonds bouleversements psychologiques – et financiers – engendrés par Sol'Una, l'individu fait un voyage intérieur par lequel il découvre et prend conscience de son « soi » et le régénère. Côtoyant les anges, l'individu devient alors un être de lumière qui doit remplir la mission de sa vie à travers le développement de son don inné.

Rêvant secrètement d'être sublimée en vedette de karaoké du jeudi soir, j'entreprends une excursion de deux heures jusqu'à une ancienne bâtisse jésuite de Saint-Jérôme où a lieu l'édition de septembre de Sol'Una. Le rassemblement se déroule dans le gymnase. J'y suis assaillie par un bruit assourdissant qui rappelle celui d'un modem des tout débuts de l'Internet. Ce sont des « battements binauraux », autour desquels la philosophie vibratoire de Sol'Una est bâtie : deux sons de fréquences légèrement décalées se mélangent pour créer une pulsation basse et profonde, aux effets relaxants et bienfaisants, non prouvés à ce jour.

Étape suivante de mon voyage intérieur, le concert « hypersensoriel, au-delà des sens ». Je ferme les yeux pour quarante minutes de chant dans les vibrations d'une harpe et d'un carillon de cristal. Je tente de ne penser à rien. Le claquement d'une porte toutes les cinq minutes m'empêche de le faire. J'ouvre discrètement un œil : certains, les yeux hagards, s'adonnent aux plaisirs du vide, d'autres scrutent le visage des dormeurs ou des allumés en plein *trip* psychédélique : yeux ouverts aux paupières lourdes, sourires béats. Les musiciens laissent vagabonder leurs phalanges sur la harpe et les instruments de verre, leur voix sur le son cristallin, et soufflent quelquefois délicatement dans un didgeridoo en cristal. Puis silence total.

Bilan : je n'ai ni revu ma vie antérieure lorsque j'étais une tarentule, ni ressenti mon traumatisme quand j'ai été agressée par un loup alors que j'étais enfant, mais je me suis sentie apaisée. Au vu de l'engourdissement des membres et de la lenteur du retour à la vie des autres initiés, je me dis qu'à m'être mieux concentrée sur la musique, j'aurais pu vivre une expérience plus transcendante.

Si la curiosité vous pousse à vouloir vivre une transe similaire, I-Dozer, un logiciel disponible sur Internet, propose des fichiers audio de battements binauraux. Peut-être ne ferez-vous que contempler le plafond. Pour ma part, grâce aux variations plus rapides de fréquences et de tonalités, cette expérience a été plus probante que celle proposée par Sol'Una.

COLINE SÉNAC

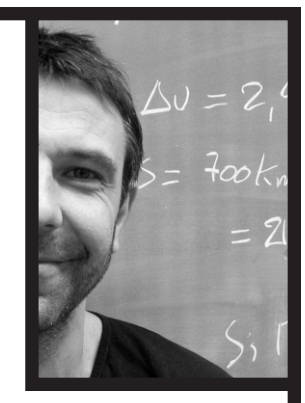
Diane Beaulieu, peintre « intuitive », accompagnée de ses deux chevaux apparus pendant son sommeil tel « un flash dans la nuit ».

PHOTO : COLINE SÉNAC

AFFAIRES DE **CHIFFRES**

Une courte chronique sur les statistiques qui en disent long

Cheveux plein de force



Quand une entreprise, même japonaise, demande à ses salariés d'adopter la même coiffure plus courte sous couvert d'économie d'énergie, on peut se demander si ce n'est pas un peu tiré par les cheveux. Existe-t-il une relation significative entre la longueur de la tignasse et la consommation d'eau et d'électricité ? Pas vraiment. *Quartier Libre* a mené l'enquête.

Après le code vestimentaire, le code capillaire. Chez Maeda, une grosse firme de construction japonaise, on ne veut voir qu'une tête. Ou plutôt deux : c'est court derrière et sur le côté mais légèrement plus long sur le devant pour les hommes, et au carré avec une frange rabattable pour les femmes. La raison ? Depuis le séisme du 11 mars dernier, le Japon connaît une pénurie énergétique sévère causée par la destruction de plusieurs raffineries et de la centrale nucléaire de Fukushima. En demandant à ses 2 700 employés de se plier à la réduction de leur chevelure, l'entreprise compte répondre à l'injonction gouvernementale d'économiser l'énergie le plus strictement possible.

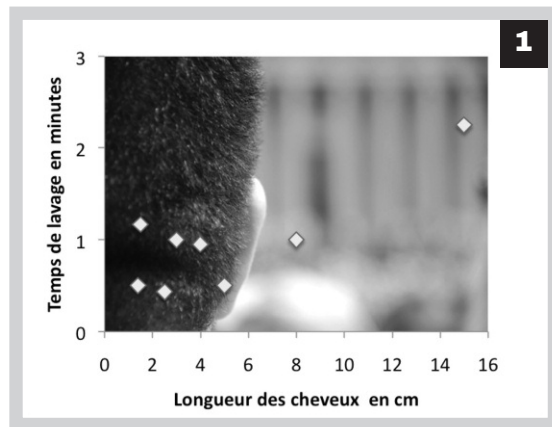


PHOTO : DANIEL WILLIAMS / FLICKR.COM

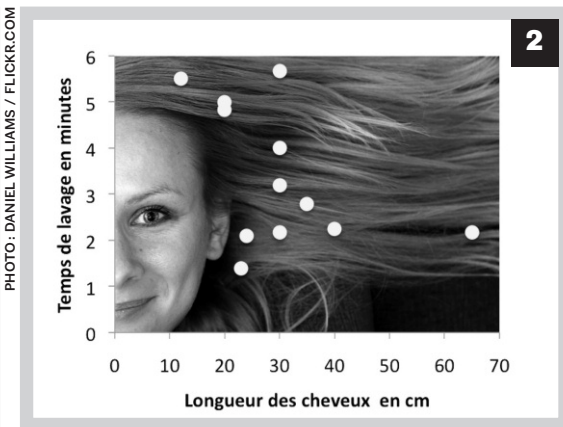


PHOTO : DIMODI / FLICKR.COM

« Nous ne sommes pas encore sûrs des chiffres, mais nous croyons que les personnes aux cheveux courts ont besoin de se sécher les cheveux moins longtemps, et utilisent moins d'eau », a déclaré la porte-parole du groupe, Chizuru Inoue, le 26 août au journal anglais *Telegraph*.

Quartier Libre n'a pas pu contacter Mme Inoue pour savoir combien des salariés ont endossé la consigne, et si elle dispose à présent de données en termes de diminution du temps qu'ils passent sous la douche ou sèche-cheveux en main. Pour l'instant, il n'y a donc aucun élément connu pour justifier ce règlement plutôt draconien. Car c'est bien beau d'évoquer l'effort national face à une situation de crise, mais comment être vraiment sûr que cette mesure disciplinaire n'est pas simplement un mauvais canular des ressources humaines, un délire de dirigeants en mal de tyrannie ou une recherche effrénée de productivité par la normalisation des individus ?

Seule l'expérimentation pourrait asseoir le bien-fondé de l'opération « écocoiffure » de Maeda.

Quartier Libre est donc virtuellement rentré dans les salles de bain en demandant à une cinquantaine de volontaires d'indiquer la longueur moyenne de leurs cheveux, le temps passé sous l'eau à se les laver, à se les sécher et la fréquence à laquelle ils pratiquent ces opérations.

Cheveux coupés en quatre

On observe chez les hommes une tendance générale à l'augmentation du temps de lavage avec l'allongement, même si dans les chevelures les plus courtes, on peut observer des temps de lavage allant du simple au double pour une même longueur (mais tout en restant en dessous d'une minute). Selon la figure 1, ils constituent un groupe plutôt homogène en termes de longueur de cheveux – autour de quatre centimètres en moyenne – et de temps passé sous la douche à les laver – environ une minute.

Chez les femmes, en revanche, il appert que le temps de lavage n'est pas relié à la longueur du cheveu, mais aux produits utilisés ou à la complexité des soins. La figure 2 ne montre en effet aucune tendance claire. Avec la croissance du cheveu vient le chaos : les temps de lavage vont du simple au quadruple – pour une moyenne de trois minutes et demie –, les plus grandes durées étant même plus souvent observées sur les cheveux plus courts que la moyenne (qui se situe autour de 30 cm).

La fréquence des shampooings ne semble liée qu'à la météo ou au mode de vie, notamment la pratique régulière d'une activité physique. Il n'existe aucune corrélation entre la longueur des cheveux et le nombre de lavages par semaine – un peu plus de trois pour les hommes, un peu moins de trois pour les femmes.

Pour ce qui est du séchage, les répondants de l'étude sont écologiquement exemplaires puisque moins de 10 % d'entre eux utilisent un sèche-cheveux. Aucune statistique d'utilisation sur cet aspect n'est donc possible.

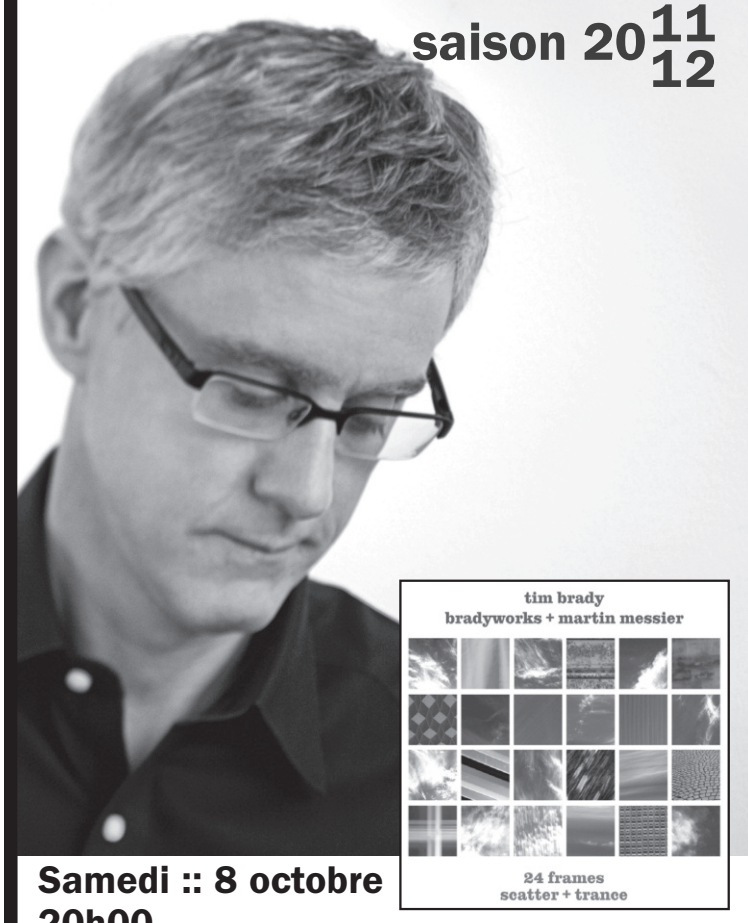
Économie minime

La seule conclusion que l'on peut tirer de cette étude, c'est qu'il faudrait ramener la longueur des cheveux des femmes à celle des hommes pour espérer voir le temps de lavage moyen, tous sexes confondus, passer de deux minutes et quart à une minute. Cette minute quinze gagnée correspond à une économie de huit litres d'eau chauffée à 30 degrés environ tous les deux jours et demi, ce qui représente respectivement 0,8 % et 0,4 % des consommations en eau et en électricité d'un Japonais. Quant à une minute de sèche-cheveux sauvée, c'est 0,06 % en moins sur la facture énergétique.

Ce n'est donc manifestement pas la boule à zéro qui sortira le Japon de la crise énergétique. Mais voyons le bon côté des choses : mieux vaut une coupe dans les cheveux qu'une coupe dans les salaires.

ANTOINE PALANGIÉ

Bradyworks
Tim Brady, directeur artistique
saison 2011 12



Samedi :: 8 octobre
20h00
Chapelle historique du Bon-Pasteur
100, rue Sherbrooke Est
billets à la porte :: 25 $, 15 $
concert présenté en co-diffusion avec Le Vivier

La guitare selon...
Lancement du coffret de 4 CD *24 Frames* de **Tim Brady** (Ambiances Magnétiques)

Au programme :
Jean Piché :: **Martin Messier** :: **Olivier Girouard** :: **Tim Brady**

Tim Brady :: guitare électrique solo, électroniques, vidéos

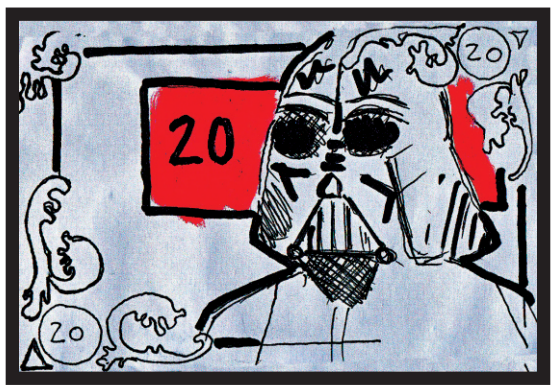
Conseil des arts et des lettres Québec · Conseil des Arts de Montréal · Conseil des Arts du Canada · Canada Council for the Arts · Fondation SOCAN · Godin · musicaction Canada · Ambiances Magnétiques · www.actuellecd.com · Le Vivier

double pizza
514 343•0•343
5002 QUEEN MARY
10% SUR $ 100 ET PLUS
TOUJOURS 2 POUR 1
1453 VAN HORNE
SPÉCIAUX POUR ÉTUDIANTS
LIVRAISON GRATUITE

Dessine-moi un billet

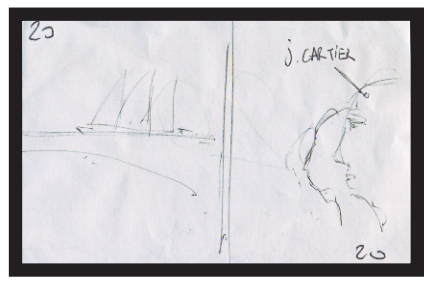
par MATHIEU MIREAULT

C'est quoi, un bon billet de banque ? Alors que la Banque du Canada lance en novembre sa nouvelle série de coupures, les étudiants en design industriel de l'Université de Montréal planchent pour *Quartier Libre* sur leur version idéale du papier-monnaie.



Paul, 2e année
Ironique : *« Je remplacerais le visage de la reine par Darth Vader, parce qu'il représente à merveille la manière dont la reine gère le pays. C'est une dictatrice qui règne d'une main de fer ! »*

Maude, 3e année
Minimaliste : *« Je laisserais les nouveaux billets de 20 dollars vides, car les dessins sur nos billets de banque sont souvent laids. Je mettrais par contre plusieurs hologrammes sur les billets pour déjouer la contrefaçon. »*



Jonathan, 1ère année
Francophile : *« Mon billet comporte des voiliers pour symboliser l'arrivée des pionniers par l'océan, et Jacques Cartier pour rappeler les racines françaises du Québec et du Canada. »*

Jérôme, 2e année
Pratique : *« Mon billet est fonctionnel avant d'être artistique. Il est muni d'un code en braille, d'une bande magnétique et de certains traits avec des reliefs pour qu'il ne puisse être reproduit illégalement. »*

Nouveaux billets, nouvelles images

C'est grâce à une consultation publique menée dans 14 villes du Canada que la Banque centrale a déterminé les motifs et les effigies qui figurent sur les nouvelles coupures. D'un côté, chaque billet sera illustré par une innovation canadienne, comme par exemple le bras canadien qui se retrouvera sur celui de 5 $. Rien de nouveau en revanche sur l'autre face, qui conserve les mêmes Canadiens célèbres. Et vous, étudiants de l'UdeM, qu'aimeriez-vous voir sur vos coupures de 20 $?

PHOTOS : MATHIEU MIREAULT

Axelle : sylvestre
« Côté pile, de la végétation pour représenter la nature au Canada. Côté face, un coureur des bois : cette image se jumellerait à merveille avec la végétation au dos. En tout cas, les billets devraient être beaux parce que les Canadiens sont beaux. »

Elias : multiculturaliste
« Côté pile, une clôture ouverte représenterait bien l'ouverture d'esprit du Canada en matière d'immigration. Côté face, le visage d'un Amérindien, pour que l'on se souvienne de tout le tort que ces gens ont subi. »

Nicolas : autochtone
« Coté pile, une allée bordée d'érables pour rappeler l'automne. Côté face, un Amérindien pour rappeler les vrais pionniers du Canada. »

Philippe : écolo
« Côté pile, le logo du recyclage pour que les gens remettent en cause leur consommation. Côté face, l'un des fondateurs de Greenpeace. »

Plus solide et plus sûr

D'ici un mois, il sera plus facile que jamais de diversifier le contenu de son portefeuille avec le nouveau billet de 100 dollars fait en polymère, un matériau synthétique trois fois plus durable que la fibre de coton utilisée jusqu'à présent. D'ici 2013, toutes les autres coupures seront aussi imprimées sur ce plastique.

Si ces nouveaux billets coûtent neuf sous de plus à produire qu'un billet traditionnel, ils incluent de nombreux détails qui les rendent plus difficiles à falsifier. La Banque du Canada compte ainsi réduire encore le nombre de faux billets en circulation, 35 pour un million aujourd'hui contre 470 en 2004.

• Flop high-tech •

Wannabe Facebook

On n'arrête pas le progrès, surtout sur Internet. Chaque nouveau réseau social espère donc dépasser ses prédécesseurs sur le plan du design et des fonctionnalités. Pari raté pour Freezecrowd : c'est moche, pas pratique, difficile d'accès et on se demande ce que ça apporte de plus que Facebook.

Eric Leebow, le créateur de Freezecrowd, aspire à une *« révolution »*, rien de moins. Lancée le 29 août dernier après onze ans de développement, sa plateforme invite les étudiants universitaires du Canada, des États-Unis, de l'Angleterre et de l'Australie à se créer une liste d'amis et à communiquer via des albums de photos rendus interactifs par un système de *tags*. Le concept étant assez nébuleux pour éveiller ma curiosité, je décide de me lancer dans l'aventure.

Premier constat, Freezecrowd est mal référencé sur la Toile : je dois me rendre jusqu'à « Freezecr » pour que le nom complet du réseau social apparaisse automatiquement dans Google. Sourcil perplexe. Dès la page d'accueil, le contact avec le site est consternant : un portail bicolore, simpliste et peu interactif, d'une esthétique qui rappelle les balbutiements de l'Internet. Une fois à l'intérieur, les fonctionnalités proposées sont tout aussi rudimentaires : ajout d'amis, création d'albums, affichage de statuts.

Quant au dialogue instantané, le moyen de communication favori des inconditionnels des réseaux sociaux, il ne peut s'effectuer qu'au travers des photos, une fois que les personnes qu'elles représentent ont été dûment étiquetées. On peut alors y insérer des bulles à la façon d'une BD pour entamer une conversation avec les individus identifiés. Réapparition du sourcil perplexe. Où est passé le principal intérêt du clavardage, à savoir son immédiateté ?

La possibilité d'aller piocher des mots-clés prédéfinis dans une vaste liste pour les associer aux profils des individus étiquetés est plus originale. Cela permet ensuite de rechercher des points ou des intérêts communs. Au risque, cependant, de caricaturer. « La blonde sportive » ou « le musicien amoureux de la poésie » sont des exemples de profils tout en subtilité auxquels vos recherches risquent de vous confronter.

Un petit monde fermé

La communauté Freezecrowd est peu nombreuse. Même si Eric Leebow annonce 39 000 suiveurs du site sur Twitter, le moteur de recherche de personnes offre à ce jour un Marc, deux Johnson et deux Andrew pour quatre pays. Le parti pris de ne s'adresser qu'à un public d'étudiants n'aide probablement pas à grossir le nombre des utilisateurs – il faut avoir une adresse de courriel valide d'une université pour pouvoir s'inscrire. D'autant plus que toutes les universités ne sont pas acceptées par le système. À ce jour, les adresses étudiantes provenant de l'UdeM et de l'UQAM ne sont pas reconnues. Francophonie évincée ? Non, puisque les étudiants de l'Université de Sherbrooke peuvent utiliser Freezecrowd, mais pas ceux de la prestigieuse Université de Nottingham en Angleterre. Nouveau sourcil perplexe.

La volonté fortement affichée d'offrir un autre Facebook, Eric Leebow la rêve plus qu'il ne la concrétise. Selon lui, l'apport principal de FreezeCrowd résiderait dans son pouvoir de rendre poreuses les frontières entre écran et vie réelle, en poussant les étudiants à aller au-delà du simple contact virtuel après avoir sympathisé par photos interposées. Eric Leebow serait-il passé à côté de la fonction Création d'événements de Facebook, ou encore de ses multiples applications pour rencontres amoureuses ?

FreezeCrowd semble être aux réseaux sociaux ce qu'*Avatar* de James Cameron est au film de science-fiction en 3D : une décennie de nombrilisme à ignorer les progrès et avancées réalisés dans le même domaine.

IRÈNE RAPARISON
en collaboration avec
ANTOINE PALANGIÉ

• Top high-tech •

Je Poynte, tu Poyntes, nous Poyntons

« Que peut faire Poynt pour vous aujourd'hui ? » À peu près tout ! *Quartier Libre* a testé pendant une semaine ce gadget pour urbains branchés.

Soyons clairs : Poynt n'est pas un éditeur de contenu. Cette application pour téléphone intelligent ne fournit que des informations qui sont déjà disponibles sur Internet, sous une forme ou une autre. Elle ne vous apprendra donc rien que vous ne puissiez déjà savoir ; en revanche, elle vous permettra de le faire bien plus vite et bien plus facilement qu'en surfant par vous-même sur la Toile. Poynt, c'est un tout-en-un, un raccourci vers les principaux renseignements utiles à celle ou celui qui veut profiter au maximum de la vie en ville. Le portail se décline en six rubriques principales : personnes, commerces, films, restaurants, météo et prix du carburant. Cependant, je ne me suis pas servie de toutes les applications, car ma vie d'étudiante studieuse ne me permet pas de sortir tous les jours. Quelques moments forts de ma semaine de test.

Manger

Jeudi soir, sur l'avenue du Mont-Royal, avec une amie. Nous recherchons le restaurant japonais le plus proche pour manger des sushis. J'active Poynt sur mon Blackberry Curve 9 300. Pas la peine de perdre du temps à ouvrir Google Maps, d'écrire « sushis » dans la barre de recherche ou de cliquer sur chacun des restaurants proposés pour faire notre choix. En moins de 20 secondes, Poynt a déjà trouvé ce que l'on veut et trié tout de suite les informations selon la proximité et le type de cuisine. Si je voulais, je pourrais même réserver deux places au restaurant directement à partir de l'application. Ce soir-là, nous mangerons au Ginza, sur Saint-Denis.

S'abriter

Lundi soir. Je sors de cours à 19 heures. Mon Blackberry ne possède pas, à la base, une icône vers la météo en ligne comme les iPhone. Mon nouveau Poynt pallie ce manque, mais malheureusement je n'ai pas utilisé l'application de toute la journée. Grave erreur : si je l'avais fait, j'aurais su qu'il pleuvrait des cordes. Je n'aurais pas porté de chemise blanche, j'aurais mis un parapluie dans mon sac et je n'aurais pas fait un sprint jusque chez moi en manquant de glisser à chaque flaque d'eau.

Faire le plein

Le service Prix du carburant est le seul qui peut ne pas faire partie du forfait selon le téléphone sur lequel vous installez l'application. Notamment, ce service n'est pas accessible sur iPhone pour le moment, mais les BlackBerry l'ont. Je n'ai pas de permis de conduire, mais lors de mon prochain voyage à Toronto, mon chauffeur pourra connaître les stations-service à proximité et comparer les prix par type de carburant. On évitera la panne en faisant des économies !

Si je devais comparer Poynt à un autre logiciel de géolocalisation et de référencement ce serait avec Aroundme. Cette application offre des services semblables à Poynt, mais n'est compatible qu'avec l'iPhone, l'iPod Touch et l'iPad. L'application Poynt ne vous condamne pas à Apple, puisqu'elle élargit la liste aux Blackberry, aux Android et aux Windows Phone. Raison de plus pour confirmer que Poynt peut faire beaucoup de choses pour vous aujourd'hui.

MATHILDE MERCIER

PHOTO : COURTOISIE POYNT

• Soirée country à NDG •

À consommer avant 1965

Bar country réservé aux membres et situé dans les confins de NDG, le Wheel Club ouvre ses portes au public les lundis pour ses fameuses soirées *« Hillbilly »*. Musiciens, cow-boys, étudiants, joueurs de fléchettes et danseurs en ligne se côtoient dans cet endroit où aucune musique produite après 1965 n'est permise.

« *Cela fait plusieurs années que je viens ici tous les lundis* », avoue, en ricanant, un quidam dans la cinquantaine. « *Même si je ne viens pas les autres jours, je suis quand même membre. J'ai ainsi 50 sous de rabais sur la bière et 25 sous de rabais sur les shooters. Les autres soirs, les membres ne font que jouer aux fléchettes, ça ne m'intéresse pas* », ajoute-t-il.

Les membres du Wheel Club doivent débourser une cotisation de 25 $ par année. En échange, ils reçoivent un macaron de membre et des rabais sur l'alcool du bar. L'entrée est gratuite pour les non-membres les lundis (ce qui ne comprend ni macaron ni rabais sur les spiritueux).

Rencontres intergénérationnelles

« *J'adore voir différentes générations se réunir sous un même toit* », raconte Lilly, qui vient de terminer un DEC en art dramatique au Collège Dawson. *J'ai déjà vu des enfants de six ans danser avec des dames qui devaient avoir plus de 70 ans* ». Après avoir pris un moment pour observer le spectacle des jeunes gens aux bras tatoués jouant une partie de billard avec des sexagénaires à l'allure country, il faut prendre un moment pour s'attarder au décor authentiquement kitsch.

PHOTO : TOMA ICZKOVITS

Un habitué du Wheel Club.

Les murs du club sont ornés de photos jaunies soulignant les meilleurs moments de l'établissement country de NDG. On y trouve aussi des citations de taverne du style « *Ma femme est partie avec mon meilleur ami. Je m'ennuie de lui.* » Les tables sont recouvertes de vieilles nappes qui donnent au Wheel Club une allure de centre communautaire.

Sur la piste de danse, des dames âgées enseignent les rudiments de la danse en ligne à de jeunes adultes habillés à la fine pointe de la mode cow-boy. Les performances musicales donnent une bonne raison de se déhancher les lundis soirs au Wheel Club : une multitude de musiciens se relaient sur scène pour offrir le meilleur honky tonk, bluegrass, hillbilly et western swing.

La philosophie du Wheel Club

« *L'idée derrière ces soirées est de préserver un son particulier*, raconte Mel, un retraité qui arbore fièrement le macaron de membre. *C'est pourquoi le fondateur de ces soirées, Bob Fuller, oblige les musiciens à jouer de la musique produite avant les années 1965. Aussi, tous les instruments doivent être acoustiques* », précise-t-il.

Originaire de la Nouvelle-Écosse, Bob Fuller a fondé les soirées Old Time Country Music Club of Canada il y a maintenant 45 ans. Au début, ces soirées se déroulaient les lundis soir au bar Blue Angel. Lorsque ce bar a été démoli, Bob a essayé quelques bars avant de s'installer définitivement au Wheel Club. « *Il est maintenant dans un fauteuil roulant, le pauvre homme. Pourtant, lorsqu'il était encore présent au Club, il jouait souvent de la basse avec les autres musiciens et se plaisait à montrer son immense collection de 45 tours* », compatit Mel.

Une communauté réunie par la musique

« *C'est un endroit vraiment merveilleux* », estime Bobby Dove, nom d'artiste d'une des habituées de la place. « *Tout le monde est très ouvert et s'accepte mutuellement* », renchérit-elle avant de grimper sur scène pour chantonner un air de Woody Guthrie.

La chanson terminée, la foule applaudit chaudement. Des sons de cloche de vache déferlent à travers le bar en guise d'approbation.

MATHIEU MIREAULT

Wheel Club,
3373, boulevard Cavendish, ouvert tous les lundis à partir de 20 heures

Old time music et hillbilly

Au départ, la musique rurale du sud des États-Unis a deux origines géographiques. À l'ouest, elle vient des régions de plantations de coton où se trouvaient une population immigrante irlandaise, écossaise, anglo-saxonne, mais aussi espagnole, française, indienne, polonaise, italienne, et des esclaves africains. À l'est, la musique du « Vieux temps » *(Old Time Music)* se serait développée dans les massifs des Appalaches.

À ses origines, le country est le plus souvent joué au violon sur des tempos très syncopés, à la manière des musiques traditionnelles tziganes, par exemple. **C'est seulement dans les années 1920 que l'appellation « hillbilly » (musique des montagnes, désignant les paysans) est utilisée par l'industrie naissante du disque pour désigner la musique destinée au public rural blanc.**

• Que sais-je ? •

Différencier le country du western

Country et western sont souvent confondus ; on s'emmêle les lassos à les distinguer. Country western : un genre musical aux embranchements presque aussi riche que l'écosystème du delta du Mississippi.

Des airs nostalgiques entonnés par les premiers immigrants anglais et irlandais au 18e siècle jusqu'à la « New country » et à l'industrie du disque de Nashville d'aujourd'hui, l'histoire du country est complexe. Désormais connue sous l'appellation « country western » ou par le nom générique « *country music* », elle s'imbrique à même celle des États-Unis.

PHOTO : ANNE-SOPHIE CARPENTIER

Des cow-girls au Festival Western de St-Tite

Souvent associé à la musique de l'Amérique blanche et conservatrice, le country a pourtant des origines multiples et mêlées. Jouée par la population rurale du sud-est (country) et sud-ouest (western) des États-Unis, ces deux musiques rurales sont au départ des genres régionaux.

Il s'avère audacieux de tenter de faire une véritable classification entre le country et le western. L'histoire de cette musique née dans le sud des États-Unis a connu une constante évolution influencée par des courants multiples (blues, gospel, rock'n'roll, jazz, pop). Difficile alors de séparer en deux catégories distinctes un style qui a des ramifications et des chevauchements avec de nombreux autres styles de musiques populaires.

Il n'y a donc pas une seule musique country ni une seule musique western, mais plutôt des grands courants généralement admis qui ne se sont pas succédé mais qui ont largement cohabité.

ANNE-SOPHIE CARPENTIER

• Festival Pop Montréal •

Le St-Tite de Pop Montréal

PHOTO : GRACIEUSETÉ CANAILLE

Le groupe Canaille.

Il n'y a pas si longtemps, la scène country la plus bouillonnante au Québec se passait au marché aux puces de Saint-Eustache, le samedi en fin d'après-midi, avec une bière tablette à la main. C'était avant l'arrivée d'un champ gauche montréalais alternatif, à mille lieues de la country québécoise traditionnelle des Georges Hamel et Paul Daraîche de ce monde. Le festival de musique Pop Montréal a embarqué sur le cheval au galop.

Le directeur artistique de Pop Montréal, Dan Seligman, ne s'en cache pas : il adore la musique country d'ici. *« Ma chanteuse préférée au monde, c'est Katie Moore, une montréalaise*, avoue-t-il. *J'adore également les bonnes soirées western comme la nuit bluegrass au Barfly les dimanches et la soirée hillbilly au Wheel Club les lundis. »* Cette passion l'a porté à programmer quelques artistes country pour le dixième anniversaire du festival pop qu'il a lui-même créé.

« Le terme pop *dans Pop Montréal renvoie à la notion de culture populaire, à l'esprit démocratique de l'art, et non à Garth Brooks ou Shania Twain »*, affirme Dan Seligman pour différencier les artistes country alternatifs de ceux qui remplissent les arénas ou les stades de football, un chapeau de cow-boy sur la tête. *« Nous, on programme du country underground, du vrai country montréalais, comme Charlotte Cornfield, Carl Spidla ou Canailles. »*

Des cow-boys au cœur tendre

Joueur de mandoline et trompettiste occasionnel pour Canailles, Érik Evans est aussi un grand fan de country local. *« Malgré moi, j'ai grandi en écoutant l'album country que mon père avait enregistré à Nashville*, affirme-t-il en riant. *Et plus récemment, je suis tombé en amour avec des artistes québécois comme Avec pas d'casque ou Bernard Adamus. Je trouve leurs textes profonds et vrais. C'est très différent des cow-boys qui parlent de cheval et de lasso et qui habitent dans un deux et demi. »*

Beau retour des choses : la plus récente révélation de l'année au Gala de l'ADISQ, Bernard Adamus, est aussi tombé amoureux avec Canailles. Tellement, qu'il a décidé de joindre le groupe à titre de membre occasionnel, signe de l'esprit spontané d'un groupe qui s'est formé en une journée lors d'un *jam* au Parc Lafontaine. *« Je suis arrivé à un de nos spectacles et on m'a dit que j'allais devoir partager mon micro avec Bernard*, affirme Erik Evans. *C'est comme ça que je l'ai rencontré ! »*

La country en anglais

La fraternité entre les groupes country est aussi présente du côté anglophone de Montréal. En spectacle à Pop Montréal pour le Corner Store Showcase, **Carl Spidla** offrira une performance en compagnie d'amis de longue date. *« On va faire un hommage aux soirées improvisées qu'on animait dans l'appartement de mon ami James Irwin* affirme-t-il. *Un mélange de reprises, de nouvelles chansons, de surprises, du country au blues en passant même par le gospel et le Motown. »*

Heureux d'avoir été invité au festival montréalais, Carl Spidla admire l'audace du festival cette année. *« C'est bien que les organisateurs soient ouverts aux genres plus traditionnels de la musique, comme le country,* dit-il. *Ça veut dire qu'ils ont des bons goûts musicaux ! »*

OLIVIER BOISVERT-MAGNEN

• Une websérie sur la culture country •

Country en capsule

Dans leur nouvelle websérie *Folk toi folk moi*, la journaliste Mélissa Maya Falkenberg et son complice, le réalisateur Lucas H. Rupnik, se positionnent comme les ambassadeurs de la musique country.

« Il y a toutes sortes de country [...] *Quand on parle de rockabilly ou de honky tonk, par exemple, les gens ont déjà entendu ça. On sait qu'il y a un lien* [avec le country], *mais on ne sait pas vraiment ce que c'est »*, raconte Mélissa Maya Falkenger. La volonté de la journaliste de faire connaître et de démystifier ce genre musical ne date pas d'hier. Récipiendaire du prix Relève des Grands Prix du journalisme indépendant en 2010, la jeune femme a tenu la barre de l'émission *Folk toi folk moi* sur les ondes de CISM pendant cinq ans. En 2011, elle décide d'arrêter son émission radio pour développer son concept Web, consacré cette fois uniquement au country.

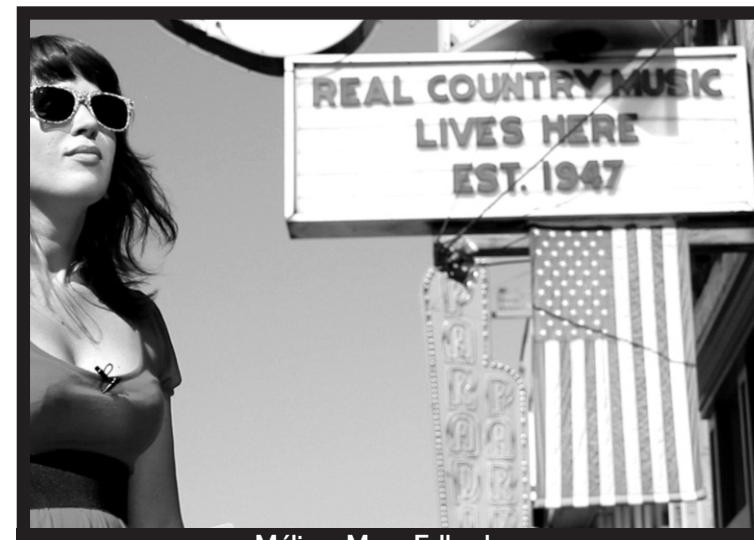


PHOTO : COURTOISIE STUDIO HOME SWEET HOME

Mélissa Maya Falkenberg

D'hier à aujourd'hui

La websérie, mise en ligne le 6 septembre dernier, s'intéresse à différents sous-genres du country. Dans les neuf premières capsules produites, l'animatrice a choisi de présenter le rockabilly, le honky tonk et le bluegrass, soit *« [les sous-genres] les plus importants, ceux qui ont probablement le plus influencé la musique actuelle »*, précise cette passionnée de musique.

« Avec la série, on voulait aller au-devant de la musique, présenter le country comme une culture », mentionne l'animatrice. Par exemple, le *trip* rockabilly entraîne le spectateur à Las Vegas, où se tient chaque année Viva Las Vegas, le plus grand rassemblement rockabilly au monde. Au-delà de la musique, la capsule présente une célébration du rockabilly qui se manifeste à travers la danse, les vieilles bagnoles et les allures *vintage* des années 1950.

Chacun des sous-genres du country se décline en trois reportages de quelques minutes, explorant trois angles de découvertes : une chronique, qui offre un rapide survol historique ; une rencontre, qui permet la découverte d'un artiste local, et un *trip*, qui nous entraîne dans un lieu légendaire de la scène country.

Un travail maison

Le travail de Lucas H. Rupnik à la caméra et au montage se doit d'être souligné comme l'une des forces de *Folk toi folk moi*. La facture visuelle est d'une qualité impressionnante. L'animation de Mélissa Maya Falkenberg est rythmée et naturelle. Les entrevues sont dynamiques et proposent des rencontres avec des personnages qui ont de la verve. Informations historiques, anecdotes et chaleur humaine s'y côtoient dans un contenu concis et original.

Si Hank Williams, figure mythique du country américain, expliquait le succès de ce genre musical par sa sincérité, c'est un peu aussi de cette façon que l'on pourrait décrire le travail de Mélissa Maya Falkenberg et Lucas H. Rupnik. Ils ont réalisé *Folk toi folk moi* de façon indépendante, une autoproduction de leur studio maison Home Sweet Home. Et le résultat est probant.

CHRISTINE ROUSSEAU

GLOSSAIRE country à usage immédiat

Le blue grass

Musique populaire originaire du Kentucky, on dit du blue grass qu'il est le country par excellence parce qu'il nécessite une virtuosité instrumentale de la part des musiciens. Bill Monroe est le musicien le plus célèbre de cette branche du country plus campagnarde que gospel. La mandoline et le banjo s'ajoutent aux traditionnels guitares et violons. La rapidité de son tempo et le timbre haut perché de son chant entraînent des harmonies élaborées.

Le honky tonk

Le honky tonk est la version citadine de la musique rurale (country). Elle connaît l'influence du rock'n'roll par l'introduction de sons électriques (guitare). Des instruments associés au jazz accompagnent aussi les instruments à cordes. Le mélange de contre-basse, de violons swing, de batteries, de cuivres et surtout la manière toute particulière de jouer du piano donneront son nom à cette musique de cabaret et de boîte de nuit.

Vers la fin des années 1940, Ernest Tubb et Hank Williams donnent à ce nouveau courant ses lettres de noblesse. L'introduction de la guitare électrique en 1943 bouleverse l'évolution du country jusqu'à nos jours. Un groupe de musique country comprendra généralement une guitare électrique, une *steel guitar* (corde acier solo) et une contrebasse.

Le rockabilly

Né à Memphis, le style se rapproche du rock. Il s'agit d'une musique dansante et rythmée. Elle conserve les mêmes caractéristiques que le honky tonk par son tempo donné davantage par la contrebasse que par les percussions.

Le rockabilly devient alors le style émergent le plus populaire des années 1950 aux États-Unis. Il atteint son apogée en 1956 lorsque le classement du Billboard américain place trois grandes pointures du rockabilly au sommet de son palmarès. La première, deuxième et troisième place était occupée par Elvis Presley (*Heart Break Hotel*), Johnny Cash (*I Walk the Line*) et Carl Perkins (*Blue Suede Shoes*). (Anne-Sophie Carpentier)

• Rémy Girard dans une télésérie anglo-canadienne •

Une télésérie d'espionnage avec un accent

Rémy Girard relève un défi de taille. Pour une deuxième saison, il joue le rôle de l'agent secret Claude Lesage dans la télésérie canadienne-anglaise *InSecurity* diffusée par la CBC dès le 26 septembre. Joint au téléphone par *Quartier Libre*, l'acteur relate l'expérience de jouer en anglais dans le reste du Canada.

L'inclusion d'un Québécois dans cette série sur cinq espions gaffeurs est cohérente, croient Rémy Girard et Virginia Thompson, co-créatrice et productrice exécutive. Beaucoup de Québécois travaillent dans les services secrets canadiens, disent-ils.

En dépit du bilinguisme parfait de son personnage, Rémy Girard reconnaît qu'il fait des efforts pour que son accent se remarque le moins possible. *« Certains mots me trahissent parfois. Comme bien des Québécois francophones, je dois surveiller les "h" aspirés dans des mots comme* "his" *et les accents toniques. D'ailleurs, même un Anglo-montréalais se fait dire par un Torontois qu'il ne parle pas l'anglais de la bonne façon. »* Par exemple, beaucoup d'anglophones de Montréal ignorent qu'une ligue de hockey de garage est, en anglais, une *« beer league »*, et non une *« garage league »*, précise l'acteur qui a marqué le cinéma et la télévision québécoise par ses rôles dans *Jésus de Montréal*, *Les invasions barbares* et *Les Bougon*.

« Beaucoup de téléspectateurs anglophones croient que Rémy a un accent même s'il parle parfaitement bien », avoue Virginia Thompson. Cette Québécoise exilée à Toronto raconte même que M. Girard s'évertue *« vraiment »* à parler l'anglais à la perfection. *« En plein tournage, Rémy s'arrêtait et demandait à l'équipe de production si elle le comprenait. S'il était insatisfait de lui-même, il exigeait qu'on reprenne la scène »*, se souvient Mme Thompson.

PHOTO : KHAREN HILL

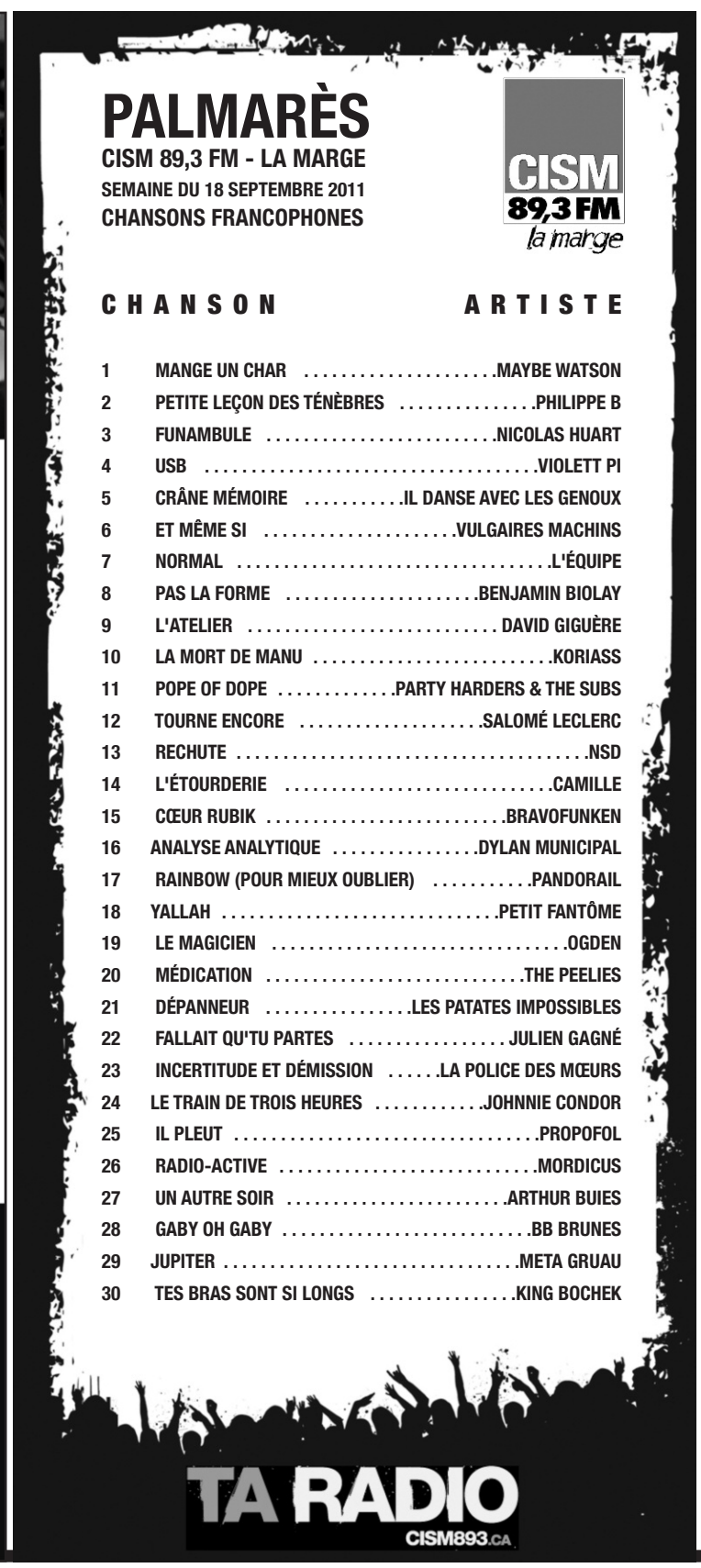
Rémy Girard

En contrepartie, Virginia Thompson espère profiter de la présence de Rémy Girard pour entretenir sa connaissance de la langue française. *« Je suis née à Montréal et quand j'étais petite, je fréquentais une école francophone. Rémy veut absolument pratiquer son anglais alors que moi je veux pratiquer mon français avec lui »*, dit-elle en riant.

ANH KHOI DO

Parodie de téléséries d'espionnage

La télésérie *InSecurity*, une comédie d'espionnage se déroulant à Ottawa, suit une équipe de cinq espions de la fictive National Intelligence and Security Agency (NISA), les services secrets canadiens. Ces espions gaffent souvent lors d'une mission, mais sauvent toujours les meubles à la fin de chaque épisode. Rémy Girard interprète un vétéran qui apporte de la sagesse à son équipe.



• Critique de spectacle : *Danse à 10* •

Du nu, à tous points de vue

« Il n'y a aucune continuité. Mais paraît que c'est ça, l'art contemporain », commente Isabelle, serveuse du Kingdom-Gentleman's Club, lorsque je lui demande sournoisement ce qu'elle pense de la performance de l'équipe de La 2e Porte à Gauche. C'est exactement ce que je pense aussi : ce spectacle est vraiment du gros n'importe quoi.

Concept : Depuis sa fondation en 2003, La 2e Porte à Gauche se plaît à déplacer la danse contemporaine dans des lieux hors du commun. Ses artistes ont dansé dans une vitrine du magasin Simons ; ils investissent maintenant un bar de danseuses. Pourquoi ? *« Tout ça est parti de plusieurs réflexions, dont celle-ci : est-ce que ce qui se passe dans la danse contemporaine n'est pas souvent plus cru et choquant que ce qu'on peut voir dans les bars de danseuses ? »* explique Katya Montaignac, directrice artistique du projet.

Comment dire ?

Le Kingdom est un endroit orné d'un détecteur de métal à l'entrée et décoré d'une scène circulaire centrale agrémentée de six poteaux. Tout y est un peu de la couleur de la passion : les fauteuils du lieu sont rouges et sa lumière aussi. Les statues de lion, elles, sont de couleur or.

Lors de la présentation de *Danse à 10*, tout est authentique, sauf la clientèle. Selon Isabelle, serveuse depuis un an et demi au Kingdom, aucun habitué n'est venu profiter du spectacle de danse contemporaine.

Les organisateurs expliquent aux spectateurs le concept de la soirée : une performance est présentée sur la scène, tandis qu'une autre réalisation artistique a lieu dans un salon privé auquel seules six personnes peuvent accéder à la fois. Comment y pénétrer ? Il faut réussir à obtenir l'une des six cartes à jouer qui circulent de façon presque clandestine dans la salle. Dépourvue de l'ambition de jouer au chat et à la souris avec quelque valet de trèfle qui soit, je n'ai rien vu de cette réalisation qui semblait pourtant, ma foi, fort intéressante.

Le spectacle s'ouvre sur Blanche, femme nue déployant une certaine énergie sur scène pour exprimer une émotion proche de la crise existentielle. La fesse de Blanche est ornée d'un papillon, chacun de ses seins porte une triste cicatrice, ses lèvres génitales arborent un perçage. À ses pieds, des escarpins rouges à talon. Certains spectateurs ne la contemplent même pas, leur regard ne fixant rien de particulier.

La deuxième performance[1] met en scène Francis, en culotte blanche et camisole grise. Encore et encore, Francis frappe son torse contre un poteau, et vit plusieurs vagues d'émotions.

Suit la danse[2] d'une femme victime du trop-plein de ses sous-vêtements. Ceux-ci laissent échapper des averses de sous sur la scène. En exerçant son art, la danseuse laisse aussi traîner dans l'air un message engagé… qui ne convainc pas.

Vient ensuite le numéro[3] de deux chevaliers en conquête du cœur d'une princesse. Du gros burlesque, qui arrive de façon certes inopinée.

Du gros cliché

C'est comme ça jusqu'à la fin.

Entre-temps, des membres de la troupe se promènent dans la salle, le regard hagard ou la mine baveuse, à caresser des nuques, à s'exhiber la nudité.

Il est aussi possible, pour dix dollars supplémentaires, de s'offrir une danse privée avec l'un des danseurs dans un isoloir. Ici, une bouteille de Labatt Bleue coûte presque le même prix (7,50 $ avant pourboire).

Par écrit, tout cela semble presque attrayant. Mais en réalité, ce ne l'est pas. La sélection musicale, très hétéroclite, nous mène d'un état à un autre sans nous embarquer. Les danseurs sont trop présents physiquement sur la scène et dans la salle sans pour autant animer les spectateurs. C'est froid.

Vous pouvez tout aussi bien vous pointer dans une partouze à laquelle vous n'êtes pas invités pour vivre le sentiment que procure *Danse à 10*.

J'observe le dossier de presse et la critique est unanime : conceptuellement, tout cela est fantastique, magique et audacieux. Les chorégraphes ont travaillé autant avec des danseurs contemporains qu'avec des danseuses nues, ils ont choisi la satire, la critique sociale ou le burlesque, ils ont exploré la confusion des genres, ils ont surtout joué avec la nudité.

PHOTO : JONATHAN COUTU

Lors de la répétition générale de *Danse à 10*, Francis Ducharme a insisté pour que le photographe de *Quartier Libre* lui immortalise l'entrejambe. Invitant.

« Il y a une telle banalisation de la nudité en danse contemporaine qu'on ne se rend parfois plus compte de son pouvoir érotisant, explique Katya Montaignac. *On prend ce lieu réputé pour la nudité, histoire de voir ce qu'on peut y faire. »*

La nudité, si je ne m'abuse, ça existe depuis la nuit des temps.

Peut-être que La 2e Porte à Gauche a oublié de considérer ce fait.

CHRISTINE BERGER

Danse à 10 est présenté au Kingdom – Gentleman's club les 25, 26 et 27 septembre.

1. Chorégraphie de Frédérick Gravel
2. Chorégraphie de Manon Oligny
3. Chorégraphie de Marie Béland

• Montréal - New York en vélo •

Le XXIe siècle sera cycliste ou ne sera pas

Cet été, pour les vacances, on voulait aller à New York. Mais cassés comme on l'est (hausse des frais, quand tu nous tiens), le séjour s'annonçait plutôt court. Puis, après deux longues sessions *scotchés* à un ordinateur, on avait envie de se dégourdir les jambes. On s'est dit : *« tiens, enfourchons donc nos bécanes pour avaler les 700 kilomètres qui nous séparent de la Grosse Pomme. »*

STÉPHANIE DUFRESNE
Avec la collaboration de
JUSTINE LÉVÊQUE-SAMOISETTE
ET FRANÇOIS-XAVIER CHARLEBOIS

PHOTOS : STÉPHANIE DUFRESNE

En voiture, on le fend, le paysage. En vélo, on est dedans.

Après 450 milles d'asphalte et de garnotte, 3 000 pieds de dénivelé, 200 000 quasi-collisions avec des taxis jaunes et quatre ou cinq traversées du pont de Brooklyn, on en revient avec deux certitudes. La première, c'est qu'on récidive dès que l'occasion se présente. Et la deuxième, c'est que si le XXe siècle a été celui de la naissance et de l'apogée de la voiture, le XXIe sera cycliste.

Trois bonnes raisons d'emboîter la roue et de plonger dans l'avenir

Raison nº 1 :
Un progrès vers l'essentiel

Dans un monde souffrant d'abondance, le cyclotourisme permet de revenir à l'essentiel. Ce mode de transport est essentiellement minimaliste. Il suffit de peu de chose pour savourer l'authenticité des regards complices échangés avec les compagnons de route enfin arrivés au sommet de la côte.

Forçant à se concentrer sur les cliquetis du pédalier plutôt que sur les angoisses postmodernes, le cyclotourisme permet de se libérer des mille et une stimulations du quotidien qui nous font tourner la tête. C'est apaisant – réellement –, et pas comparable à un cours de yoga Pilates dans une tour de bureaux à l'heure du lunch.

Raison nº 2 :
Saisir le rythme du paysage

En voiture, en bus, en train, on traverse rapidement des paysages qu'on appréhende derrière une vitre, paresseusement. En vélo, les odeurs, les sons et les distances deviennent plus réels. Entre le festival des travaux de Montréal et le brouhaha incessant de New York, on a eu le temps de voir défiler les villes, les banlieues, les fermes, les montagnes… Sans trop s'en rendre compte, on a retrouvé l'humilité du rythme à échelle humaine : 100 kilomètres, c'est une bonne journée.

Notre trio apprivoisait avec fierté les impondérables (pluie, vent, relief, température) d'une vie dehors et ressentait la satisfaction d'appartenir à ce paysage qui nous enveloppait. En voiture, on le fend, le paysage. En vélo, on est dedans. C'est fabuleux. Et ça donne envie de remonter sur son vélo, encore et toujours.

Raison nº 3 :
Les rencontres

Dans les villages, les fermes, les campings qu'on traversait, les gens nous interpellaient systématiquement : *« Where are you going? Where are you from? And here's my story… »* Pas sûr qu'ils auraient été aussi avenants si on avait traversé les mêmes villages derrière une armure de tôle et de vitre.

Même à New York, qui n'a pas la réputation d'être un petit village, notre attirail vélo-sacoches a été le prétexte à plusieurs conversations : *« Montreal?! That's soooo rad! »*, à des regards complices, à des sourires. Comme si d'emblée les gens nous sentaient disponibles, ouverts, et donc propices à la connexion, à l'altérité. Le vélo nous ouvrait une porte, comme si certains New Yorkais nous considéraient comme faisant partie d'une grande communauté. Dans une certaine mesure, ça permet d'appartenir aux lieux plutôt que de seulement les visiter.

Et puis, on l'avoue, on était pas mal fiers quand des « touristes » (peuh!) s'arrêtaient en voiture pour nous demander des indications. *« Yeah…just two blocks down »* qu'on répondait nonchalamment, comme si on était de vrais *natives* blasés.

Faire du cyclotourisme, c'est provoquer une rencontre avec l'autre, avec le monde, et donc forcément avec soi-même. La côte, tout le monde est capable d'arriver en haut. Faut juste décider de la gravir.

CINÉ-CAMPUS
DOLBY NUMÉRIQUE DOLBY
Septembre-octobre 2011

STARBUCK
de Ken Scott
27 et 28 septembre
17 h 05, 19 h 20 et 21 h 30

Éternel adolescent, David Wosniak apprend que sa copine Valérie est enceinte, mais qu'il est aussi le père de 533 enfants. Comble de malheur, ses enfants intentent un recours collectif pour faire invalider la clause d'anonymat signée lors de ses dons de sperme. Bouleversé, David refuse de leur révéler sa véritable identité.

En première partie : court métrage étudiant
Cont(r)act
Université de Montréal, 4 min 53 s, 2011.
Réalisé par Philippe Bousquet
— 2e année – Prix du public, Rétrospective UdeM

TOUS LES SOLEILS
de Philipe Claudel
4 et 5 octobre
17 h 10, 19 h 30 et 21 h 30

Alessandro, professeur italien de musique baroque, vit à Strasbourg avec Irina, sa fille de 15 ans en pleine crise d'adolescence, et son frère Crampone, un gentil fou anarchiste. Pour sortir le père de sa routine et du culte de sa femme décédée depuis près de 15 ans, les deux complices entreprennent de relancer sa vie sentimentale.

En première partie : court métrage étudiant
Bariolé
Université de Montréal, 2 min 47 s, 2011.
Réalisé par David Escaich, Nicola Kovak, Vink Pham, Jean-Loup Pinard et Vanessa Rolland.
— 1re année – Prix du public, Rétrospective UdeM

Étudiants : 3,99 $
Carte Ciné-Campus : 30 $ pour 10 films
Employés UdeM et grand public : 4,99 $
Carte Ciné-Campus : 40 $ pour 10 films
Centre d'essai / Pavillon J.-A.-DeSève
2332, boul. Édouard-Montpetit, 6e étage
Métro Édouard-Montpetit ou autobus 51

Info-FILMS :
514 343-6524
www.sac.umontreal.ca

saé Activités culturelles Services aux étudiants
Université de Montréal

• Tendance : vélo sur mesure •

La mécanique du style

Les ateliers de vélo deviennent des repaires conviviaux pour une communauté cycliste qui veut apprendre à monter son vélo et à personnaliser les pièces. Le vélo sur mesure : une tendance urbaine pour pédaler mieux et différemment.

« *Personnaliser son vélo et le rendre à son goût est maintenant possible parce qu'on a accès à toutes les pièces. On peut les choisir selon des critères de confort, d'esthétique ou de performance* », explique Jean-Michel Cauvin, le copropriétaire de C & L Cycle. La vitrine de son atelier de vélo, situé sur la rue Villeneuve, expose des selles, des roues, des guidons et des cadres de vélos neufs ou rétro en pièces détachées, comme des objets de convoitise. Les temps changent. La mécanique de vélo s'est démocratisée et est maintenant à portée de main du cycliste, selon lui.

Alexandre Harvey n'a pas eu le choix de s'intéresser à la mécanique de vélo l'hiver dernier, lorsqu'il a pris la décision de pédaler dans la neige et le calcium. Depuis, il est un mordu du vélo de piste, type courrier à vélo, sans frein et pignon fixe (*fix gear* ou *fixie*). Chez lui, il se bricole pour pas cher des vélos performants et stylés à partir de pièces et de cadres qu'il achète sur Internet. « *Le* fixie *permet d'aller vraiment vite,* dit-il. *Tu n'as rien dessus, ça fait en sorte que chacune des pièces et la couleur du cadre ou des roues ressortent vraiment plus. C'est l'essence du vélo, une esthétique vraiment proche du pictogramme.* »

Le prix n'est pas le même toute l'année pour faire installer des pièces sur son vélo. En hiver, alors que la plupart des cyclistes ont remisé leur vélo, certains ateliers ne font pas payer l'installation des pièces, nous a révélé Alexandre Harvey. Bon à savoir avant d'être happé par la fièvre du vélo le printemps prochain.

Les pièces deviennent des accessoires tape-à-l'œil. « *Les gens choisissent des jantes épaisses pour leurs roues. Ça les renforce et les rend plus aérodynamiques. Mais surtout ça donne du style à cause des couleurs.* » Le vélo de type hollandais (*cruiser bike*) et le vélo de piste (*vintage road*) s'imposent selon lui comme les deux tendances les plus fortes du moment.

Un objet qui parle de son propriétaire

Les ateliers de vélos deviennent des lieux d'échanges avec la communauté. L'atelier Bikurious situé sur la rue Amherst, par exemple, offre des cours de mécanique de vélo et même des « *coupes lesbiennes pour n'importe qui* » dans un coin de la boutique.

Détrempée par la pluie diluvienne qui tombait ce jour-là, Marissa Plamondon-Lu, la cofondatrice Bikurious, s'arrête pour une visite surprise dans l'atelier-boutique de Jean-Michel Cauvin. « *On vit dans un monde où notre téléphone et plein d'autres objets représentent qui nous sommes*, dit-elle en s'épongeant le front. *C'est tout à fait normal que le vélo aussi se mette à nous représenter. On ne le choisit plus juste pour la performance, mais aussi pour l'esthétique.* »

« *Ça va de pair avec le climat économique de production de masse. Tout est cloné. On est à "IKEA land". On va chez le voisin et puis on se sent chez soi. Avec leur vélo, les gens veulent retrouver un caractère unique* », ajoute Jean-Michel Cauvin. Symbole de la contre-culture, personnaliser un objet utilitaire permet de se démarquer et d'affirmer sa personnalité.

Pour la jeune femme, les vélos sont bien plus que de simples objets, ils représentent un mode de vie éthique et sain. « *Les personnes qui commencent à triper sur les vélos à cause de l'esthétique finissent vraiment par faire du vélo. Ils se mettent à faire de l'exercice. Un vélo, ce n'est pas simplement un accessoire de mode comme un chandail, c'est un sport. C'est ça qui est spécial.* »

ANNE-SOPHIE CARPENTIER

Alexandre Harvey s'amuse comme un fou à bricoler ses vélos.

Le contenu des pages de la FAECUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*